« Non, les Bains ne se filment pas. Nous sommes, nous tous, passagers de cette île et visiteurs, ceux que l'objectif des Bains capte un instant. » /page 3

JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP · Association d'usagers des Bains des Pâquis · www.bainsdespaquis.ch

numéro 8 · hiver 2012-2013 · CHF 2.–

L'inconnu de Shandigor

/pages 6-7

Vous n'aurez pas mon ADN

/page 19

Les Bains de Kastrup

/page 21

Portraits d'un jour

/page 29

ÉDITO

Les cinéastes et le lac

Une vraie fausse bonne idée. On avait même craint, au début, que le thème serait un peu bateau, que la barque serait trop facile à manœuvrer.

C'est pourtant contre un écueil que nous nous sommes échoués. Ou plutôt contre le vide, contre une absence révélatrice. Force nous était de constater, au bout du compte, que le cinéma n'entretenait que peu de rapport au lac, sinon comme un paysage en forme de carte postale à glisser derrière l'écran de notre mémoire.

Le scénario de notre journal prenait l'eau. Il se dissipait lentement comme une goutte de lait tombée dans une tasse de thé.

Nous avons donc battu le rappel de nos troupes, en espérant que ce navire ne serait pas le radeau de la méduse. Claude Goretta, qui adore les Bains mais ne les filme pas, Alain Tanner et sa fascination pour la Jonction, entre Rhône et Arve, Dominique Othenin-Girard et son bateau casino au large d'Hermance, Jean-Louis Roy et son angoissante vision des cabines de bain aux Pâquis, Jean Choux pour son amour des bacounis.

Nous avions pensé trouver chez Godard cette force lacustre qui nous manquait tant. Un réalisateur qui aurait su faire du lac le symbole d'autre chose. D'un lieu que chacun puisse s'approprier pour en faire sa propre histoire. Las, même chez Jean-Luc nous ne trouvions rien, ou si peu.

Dans son film *Le petit Soldat*, on découvre à plusieurs reprises des plans qui cadrent de loin les Bains et des portions de lac. Images fugaces, nocturnes, presque floues. Dans l'une des scènes du film, un homme traversant la rade dans une « mouette » photographie les Bains, précisément. Bruno, le héros du film, avait dit peu avant : « La photographie, c'est la vérité, et le cinéma, c'est 24 fois la vérité par seconde. » Une vérité donc dans ce seul cliché d'un touriste, mais une centaine de vérités dans les 4 ou 5 secondes que dure le plan.

Ainsi va le lac, presque transparent et inutile pour les réalisateurs, comme si la pellicule de la vie ne pouvait s'imprégner de ces vues dans lesquelles nous nous oublions chaque jour pourtant, les yeux éblouis de ces images qui font la permanence du cinéma et nous offre ce sentiment unique de liberté et d'éternité.

La rédaction

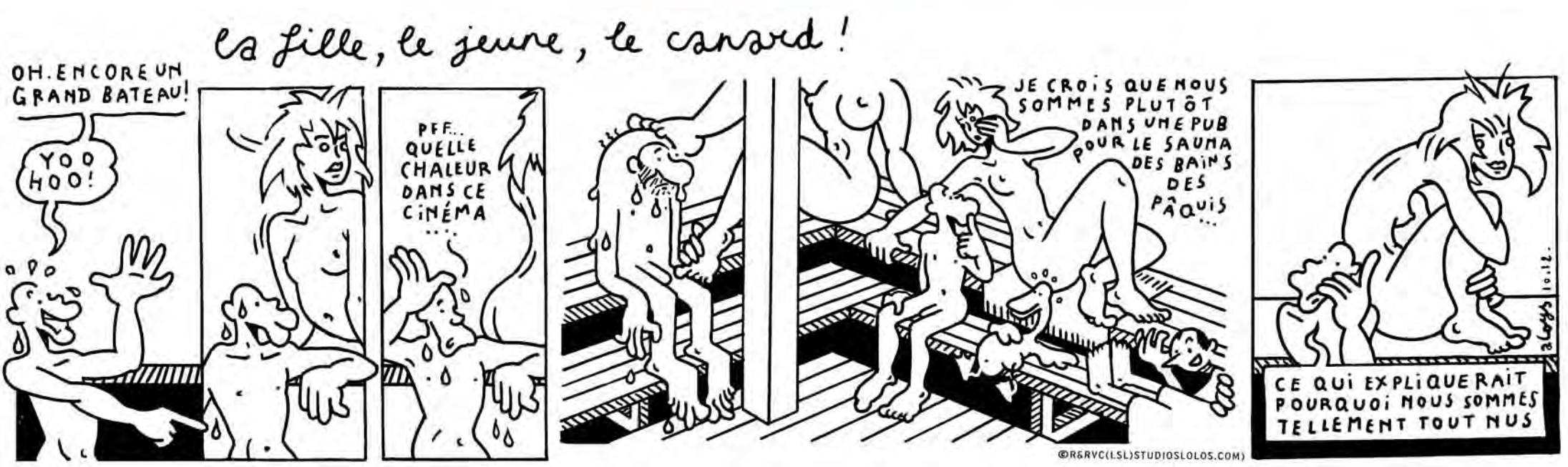
APPEL À LA POPULATION

Afin de sauvegarder la mémoire collective de ce site exceptionnel, les Bains des Pâquis sont à la recherche de tous les documents iconographiques possibles que vous pourriez avoir en votre possession. Photographies, films super 8 ou autres, souvenirs d'un été aux Bains… Vos documents seront numérisés professionnellement avant de vous être rendus.

Les Bains des Pâquis pourront ainsi constituer un fonds d'archives unique sur ce lieu existant depuis plus de 140 ans et transmettre aux générations futures des souvenirs qui appartiennent à l'Histoire.

Vous pouvez faire parvenir vos documents à l'adresse suivante : AUBP, Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève. Ou les amener directement à la rotonde, avec vos nom et adresse pour le retour. D'avance, merci !

Jean-Luc Babel



Filmer les Bains

Un long plan fixe pourrait introduire le film. J'imagine l'objectif de la caméra, quelque part en retrait de l'épaule de la caissière, à ce passage obligé où chacun s'arrête pour jouer un bref instant sa scène. Les personnages qui transitent par ce point sont infinis. Leurs rôles aussi. Ce sont des instantanés de vies minuscules qui justifient leur droit d'entrée et dévoilent le panel d'une humanité disparate sans cesse renouvelée.

PHILIPPE CONSTANTIN

La pellicule est en V.O. Trop difficile d'imaginer traduire cette multitude de langues et de situations. Les gens sont à l'image du lieu : disparates, de toutes les classes sociales, de toutes les couleurs, de tous les âges, de toutes les religions.

Le film pourrait s'arrêter là. Tout ou presque serait déjà contenu ou dit dans ce seul plan. Le va-et-vient incessant de la clientèle donne le rythme du récit. Une comédie française peut-être, entre un salon de coiffure à Paris et un appartement à Versailles, plus léger que les endormissements qu'on imagine à tort chez les maîtres du genre, les Welles, les Paradjanov ou les Rohmer.

Mais bien sûr, on ne saurait s'en tenir à cela seul. On devine dans le prolongement de l'estacade contre laquelle des bateaux enfin apaisés s'amarrent, la courbe lente d'une grève de galets. Une tache verte isolée plus loin éclaire le bleu du ciel, un phare blanc tout au bout, seule élévation massive de la jetée, comme un cyclope qui ouvrirait son œil sur un monde qui reste à découvrir. Ces plans-là seront faits en s'inspirant de Tarkovski, surtout les platanes, comme un hommage aux forêts soviétiques de bouleaux.

Il faut donc transgresser cette frontière, se laisser happer par l'idée d'une île étroite, filiforme, avec en annexe une architecture latérale basse et ramassée, dessinant l'horizon d'une ligne claire.

Il n'y a qu'un long travelling avant qui soit possible pour progresser dans le récit et affronter cet espace. Le cheminement est étroit, encastré entre deux barrières métalliques longilignes qui donnent, si l'on se baisse un peu sur ses talons, un point de fuite idéal vers les premières marches des escaliers du pont qui, comme un accent circonflexe, relie la ville à ce monde nouveau. Un autre aurait peut-être extériorisé son point de vue. Serait sorti du sujet pour le contourner, le cerner, l'englober de plans insignifiants, faisant du lieu plus un paysage qu'un personnage.

Voilà, la caméra a buté contre la première marche. Une grue la soulève, légère, aérienne, volontairement réfractaire dans sa verticalité pour survoler cette arche. On devine la jouissance des mouettes à traverser ainsi des espaces secrets.

Dès lors, plusieurs possibilités s'offrent au réalisateur. Aller de l'avant, comme précédemment, ou opter peut-être pour un travelling latéral, voire un panoramique indolent, regardant le lac inévitablement. Le passage est difficile. Le caméraman s'invente des chemins entre la foule des grands jours. Il enjambe des serviettes et des corps, se blesse à la beauté de filles trop jeunes, trébuche sur des familles bruyantes. Il repense à ses cinéastes préférés pour chercher une issue, mais ne trouve aucune réponse. Les corps l'obsèdent alors qu'il rêve de traverser ce marasme, ce chemin de croix et atteindre la tache verte (quatre cœurs verts) et plus loin le phare, ultime objectif qui le fera sortir de sa souffrance et s'isoler. En haut, sur le balcon, la foule sera toujours aussi anonyme, mais elle n'aura plus de corps, plus de forme, plus de vêtements. Il ne verra qu'une masse indistincte, un paysage en quelque sorte, un immense chœur battant d'un idoine rythme.

Il en va tout différemment dès lors qu'on pénètre dans l'excroissance de béton qui regarde la ville. L'architecture est instable. Elle n'est pas posée solidement sur le fond comme la digue contre laquelle est s'est accolée. Elle donne presque l'impression de flotter, d'ignorer ses ancrages. C'est une construction sur pilotis, à ras de l'eau, amarrée dans la vase par de longues palplanches de béton armé et sur lesquelles est suspendu un quadrillage de dalles et des bâtiments maigres.

Ici, tout est différent. On aurait imaginé plus tôt pouvoir s'aventurer comme on l'avait fait sur la jetée. Le scénariste avait décidé en fonction de son discours, de la pertinence de ce qu'il lui semblait devoir dire. Dedans, il ne choisit rien. Il est choisi. Prisonnier. Contraint par l'architecture. C'est un labyrinthe fait de couloirs à angles droits, de portes de cabines qui ne s'ouvrent sur rien d'autre qu'une patère et une banquette grise, ainsi qu'un miroir qui renvoie le reflet d'un mur, toujours le même, à quelques centimètres à peine de sa surface réfléchissante.

Le cameraman avance sans trop se poser de question dès lors. Il suit un parcours prédéfini qui le conduit au bord de l'eau et aux toilettes. Si facile finalement. Alors qu'il a entendu tant d'inquiétude, d'empressements, de questionnements sur comment trouver les commodités. Reste à savoir que filmer. Les gens, évidemment, si nombreux, si divers. Mais aussi les portes, plusieurs centaines, comme pour dresser le catalogue exhaustif d'une répétition à l'infini.

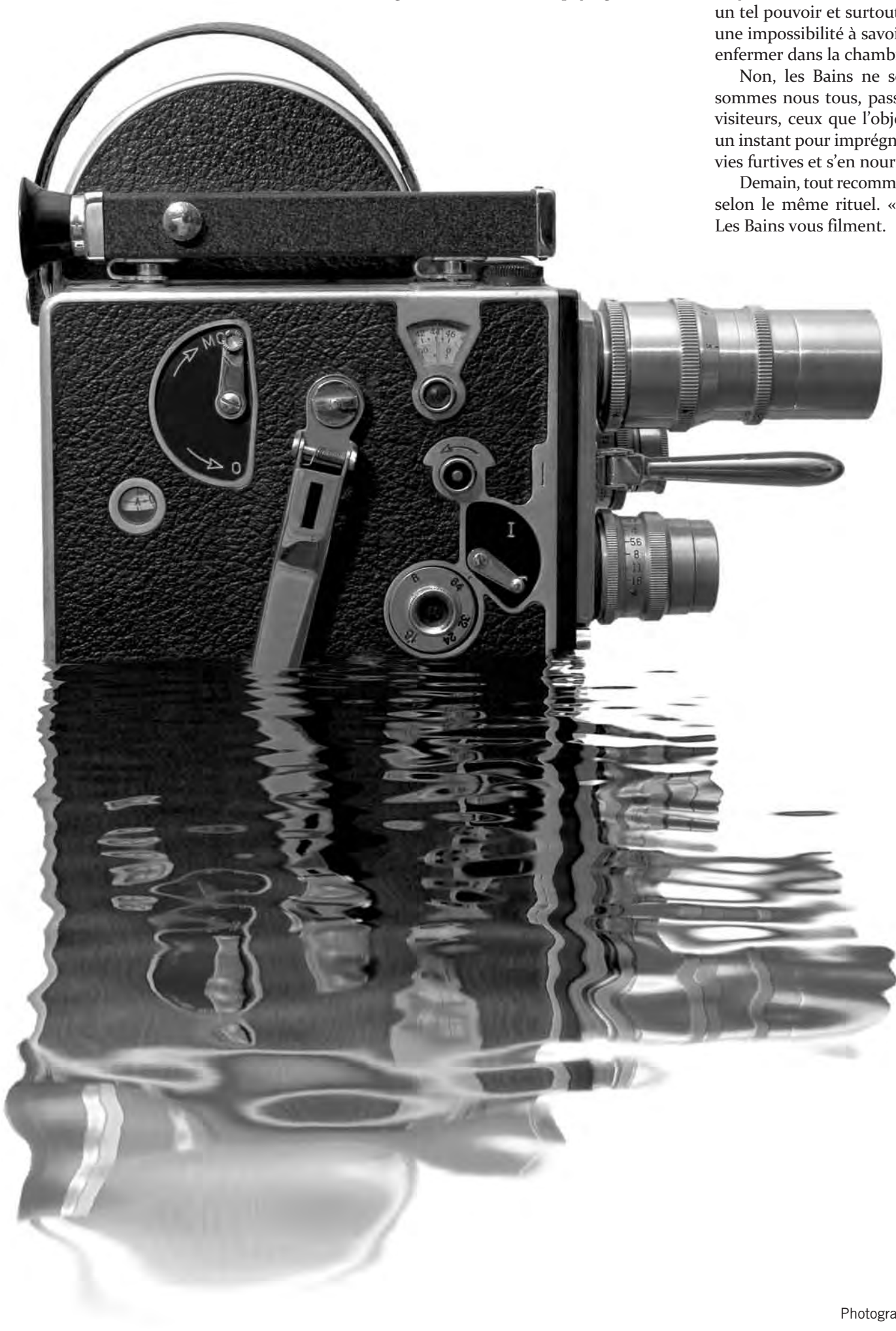
C'est un point de vue unique bien sûr pour filmer Genève. Elle devient plus aquatique qu'on ne la suppose habituellement. Plus floue, plus vénitienne. Avec sa cathédrale qui, bien que haute perchée sur la butte de la vieille ville, solide, massive, terrienne, ressemble soudainement à une sérénissime cochère.

Mais ce serait à nouveau changer de personnage. Faire des Bains un paysage de carte postale. Se tromper de sujet, alors précisément que ce sont les Bains qui sont le centre du film. Il n'y a donc nulle interview possible, nul regard extérieur et descriptif envisageable, nulle narration explicative tout à fait plausible.

Là encore le réalisateur se heurte à des questions auxquelles il n'avait préalablement pas pensé. Il incite le cameraman à utiliser la steady cam. Lui dit de fixer son objectif sur les dalles, sur les portes, de tournoyer comme un derviche dément entre les couloirs. Il comprend enfin que les Bains peuvent rendre fou. Qu'ils ne sont pas un personnage mais qu'en tout temps, ils ont toujours été la somme des folies qui l'habitent et s'en approprient. Leur force est là seule. Nul n'oserait se targuer en être le propriétaire ou l'élu mais tous le croient. C'est la force de toutes ces volontés et ces croyances à savoir les faire siens qui leur donne un tel pouvoir et surtout, une telle difficulté, une impossibilité à savoir les retranscrire, les enfermer dans la chambre noire.

Non, les Bains ne se filment pas. Nous sommes nous tous, passagers de cette île et visiteurs, ceux que l'objectif des Bains capte un instant pour imprégner sa pellicule de nos vies furtives et s'en nourrir.

Demain, tout recommencera ainsi. Toujours selon le même rituel. « Silence on tourne ». Les Bains vous filment.



Photographie Nicholas Homrich

« Paradis sur Léman »

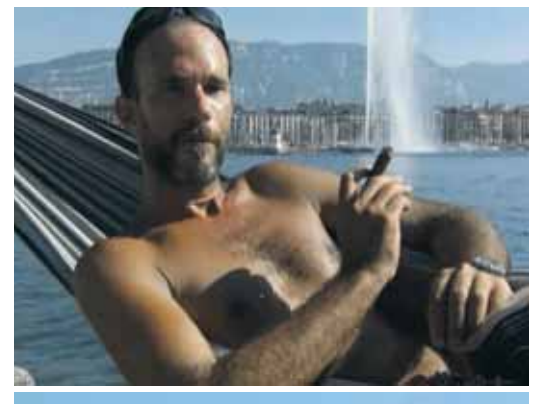
Il fallait une certaine audace pour aborder sur cette île étrange et oser en faire un film qui puisse tenir un peu plus de trois quarts d'heure. Le réalisateur Bertrand Theubet l'a fait en 1998. C'était pour le magazine VIVA de la Télévision suisse romande.

ARMAND BRULHART

C'est dans ce site unique, les Bains des Pâquis, que devait se dérouler « une journée particulière du mois d'août 1998 ». Unité de lieu et unité de temps, deux des règles du théâtre classique se trouvaient ainsi réunies et respectées, quitte à prendre quelques libertés puisque le cinéma autorisait le collage et le flash-back grâce aux films d'archives. Pourtant, le désir de rester fidèle à la construction du temps est annoncée rapidement par une voix off qui annonce le soleil avec un risque d'orage en fin de journée, orage avec bourrasques qui survient en effet. Le deuxième artifice commence avec le plateau du petit déjeuner du gardien du phare, Jean-Louis, qu'un « apprenti » innocent est chargé de livrer et que l'on revoit midi et soir criant le prénom de celui qui ne viendra jamais.

La troisième règle de l'unité d'action, celle de l'incarnation et du rapport que les baigneurs entretiennent avec les lieux, était sans doute la plus compliquée à satisfaire. Notre réalisateur a choisi de se laisser séduire par des types, de laisser s'exprimer toutes les classes d'âge à commencer par les vétérans, ceux qui pouvaient témoigner des profonds changements entre les anciens et les nouveaux Bains, jusqu'à ce petit bout de chou qui ne se souviendra même pas d'avoir perdu sa maman. Le résultat est nécessairement inégal, avec quelques perles comme l'interview sur l'air de *O sole mio* d'un italien expansif qui introduisait le thème de la drague et de « la femme moderne qui comprend ces choses-là » ou comme l'interview d'anthologie du fumeur de cigare, aussi naturel que percutant, ou encore la fraîcheur d'une fille de la buvette au teint de pêche interrogée sur le coup de foudre.

Il fallait introduire les adolescents, qui ont occupé une grande importance dans l'émigration des années 1990 et qui, s'ils n'ont plus les mêmes obsessions de voyeurisme qu'autrefois, sont attirés par les occasions de se procurer de l'argent grâce aux petits boulots offerts par la buvette et par la chasse aux trésors sous les Bains. Le jeu de mots était tout trouvé avec *La pêche miraculeuse*, une séquence culturelle entre Konrad Witz et Ferdinand Hodler, avec un plan fixe sur les origines du cinéma. Mais après cela, la transition était périlleuse. Bertrand Theubet a opté, dès la 30e minute, pour la spiritualité, l'esprit des Bains et les images de contraste entre deux formes d'exaltation : la figure blanche – robe et chapeau immaculés – et la figure multicolore d'une Jamaïcaine. En faisant descendre jusqu'à mi-corps dans le lac la silhouette blanche vers laquelle des enfants tendent leurs mains, le cinéaste accrochait sa dernière séquence des générations, celle des tout petits, pris en charge par des gardiens angéliques : on était à la 36e minute. Il restait dix minutes jusqu'au générique et jusqu'à la dernière image du saxophoniste dans le couloir du plongeoir, celui qui avait introduit la nostalgie dès la première séquence des interviews des anciens.



Bon dieu ! Il y a encore tellement d'images dans les bobines. Comment terminer ce film avec cohérence ? Il y avait l'excellente séquence de ce Casanova qui avait amélioré la tyrolienne des Bains, celle du « chanteur de l'ombre » que l'on pouvait mettre en contraste et en alternance avec la fille au teint de pêche.

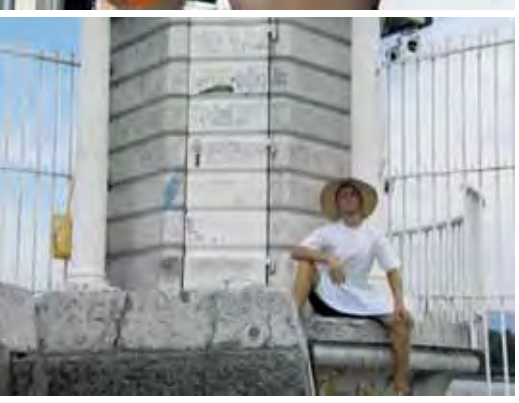
Et l'on était déjà à la 42e : changement de rythme, le style se mue en saccades, le ciel noir, le vent par rafales, le rideau de fer de la buvette s'abaisse, le Jet d'eau s'affaisse et des éclairs zèbrent le ciel. Un dernier regard sur le phare et sur Neptune, il fait nuit.

Fallait-il ajouter la dernière séquence sur une petite dame rassemblant 35 ans de fidélité et qui pouvait déjà paraître comme une seconde fin ? Etait-ce le moment de faire plaisir à tous ceux qui s'étaient prêtés au jeu de la mise en scène ? Ce qui transparaît dans ce film, c'est assurément une empathie du réalisateur avec les personnes rencontrées, une générosité dans l'écoute. Cette richesse humaine qui circule dans toute sa diversité le long du film est-elle suffisante pour caractériser les Bains des Pâquis ?

Le lieu tout d'abord. N'aurait-il pas fallu, pour accentuer la comparaison d'une île, effectuer un parcours à 360° sur le paysage , soit depuis le toit de la rotonde, soit depuis le phare ? Une manière unique de traduire ce qu'éprouvent aussi bien les travailleurs sur les Bains que les baigneurs. La contemplation d'un site unique entre le Mont-Blanc, la chaîne du Jura, la rade et le lac. Un spectacle cinématographique, le plaisir des yeux.

La population. Entre Genève-Plage, sur la rive gauche, et les Bains des Pâquis, la population n'est pas la même et le type de baignade est bien différent. Entre le gazon et le béton, l'écart est aussi sensible que le prix d'entrée et la population change. En ce sens, les portraits choisis par Bertrand Theubet traduisent bien le caractère populaire des Bains de la rive droite. Un « zoom » depuis le phare sur les bains de Genève-Plage aurait – qui sait ? – marqué la différence « de classe », l'éloignement de deux formes de la baignade.

La « renaissance des Bains des Pâquis » était sans doute la plus difficile à évoquer. Sous le signe de la fête perpétuelle pour moyen de lutte et de contestation, il manquait des documents filmés pour évoquer cette période de folie, cette débauche d'énergie et la voix



off, si convaincante fût-elle, ne pouvait donner qu'un reflet très atténué de l'année 1987.

Pour mettre en lumière la rupture entre un sytème administratif communal et un système d'autogestion, Bertrand Theubet a imaginé le retour sur les lieux d'un ancien responsable confronté à l'un des responsables de la buvette. Si l'idée était ingénieuse, le résultat produit un certain malaise. Le premier ne pouvait renier le temps de sa jeunesse, tandis que le second voulait à tout prix faire passer la rupture comme une victoire de la démocratie, une occupation du terrain. Pourquoi dès lors ne pas expliquer que les bains « marchent » grâce au travail d'un comité de volontaires ? Cette seule évocation aurait montré ce que tout le monde ignore et qui ne va pas de soi. Sans doute, cette question politique était-elle délicate à montrer, mais il fallait trouver un moyen, un éclairage rapide qui puisse mieux rendre compte d'un travail collectif.

Il est possible que pendant l'année 1998 le comité ait été si discret – c'est d'ailleurs son rôle –, qu'il est apparu invisible au réalisateur. Cependant, sans comité de l'AUBP, c'est le retour à l'administration municipale !

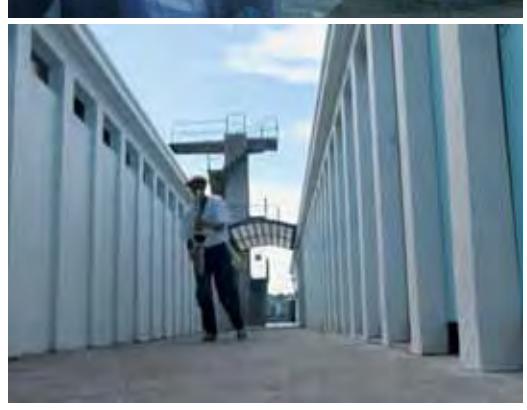
Il fallait une certaine audace pour faire un film sur les Bains des Pâquis. Bertrand Theubet s'est complètement immergé dans les Bains, il s'est laissé imprégner de son vécu et de ses rencontres. L'idée d'une journée particulière a puissamment participé de la construction du film, avec ses personnages parfois truculents, excentriques et nostalgiques. Aujourd'hui, le film apparaît comme un document parfaitement daté où l'on chercherait en vain la moindre critique sur ce lieu de plaisir rôdé comme du papier à musique.

Un film enthousiaste qui correspond à son réalisateur, généreux et profondément humain.

Bains des Pâquis, Paradis sur Léman
46'
Production : Pierre Biner / VIVA
Réalisation : Bertrand Theubet
Première diffusion le 4 octobre 1998

Image : Jean-Dominique de Weck
Son : Jiri Nezval
Montage : Jacques Morzier, Philippe Mach
Illustration sonore : Pierre Lemrich
Mixage : Patrice Morel
Costume de Neptune : Samantha François
Musiques : Marc Liebeskind, Eduardo Kohan, Philippe Schwizgebel, Der Klang, Fanfare du Loup, Viva la Musica
Archives : Musée d'art et d'histoire, AUBP, Jean-Marc Glinz, Vidéographe
Coordination Bains des Pâquis : Gigi Dumuid

Le film est visible sur le site de la RTS : www.rts.ch



Un premier film de 1896 : décryptage

Les enfants connaissent bien, grâce au cirque, la scène où le dompteur de lions fait sauter chaque fauve sur le socle de son voisin qui, à son tour, doit faire de même au son du fouet. Le dompteur porte un pantalon golf et des bottes, il est seul au milieu de six lions rugissants. Heureusement qu'un grand grillage circulaire empêche les lions de sauter sur les enfants !

Retrouvé dans un carton à chaussures, le plan fixe de 1896 constitue un des très rares documents d'archives, contemporain de l'introduction du cinéma à Genève. On ignore aussi bien qui est le « réalisateur » de ce document et pourquoi cette scène sur les Bains des Pâquis. A vrai dire, on connaît une photographie de la même scène de plongeon de plusieurs adolescents au même endroit publiée dans une revue de photographie et prise par M. de Claparède.

Le principe du tourniquet : cinq enfants plongent et replongent sous l'œil attentif d'un maître nageur debout sur l'avant d'un bateau. Au fond de la scène, l'hôtel Beau-Rivage, au premier plan la partie sportive des anciens Bains des Pâquis et ses installations de bois, où l'on voit l'alignement des vêtements des petits plongeurs suspendus aux crochets. Le maître-nageur se nomme probablement Louis Samson, celui-là même qui officiait aux bains de la Coulouvrenière. Il y a peu de chance de retrouver les noms des enfants !

A.B.

L'inconnu de Shandigor

Photographie Gérard Pétremand

Jean-Louis Roy tourne à Genève *L'inconnu de Shandigor* qui sera présenté en 1967 au festival de Cannes, en compétition pour la Palme d'or. Ce long métrage en noir et blanc rassemble une belle brochette d'acteurs : Serge Gainsbourg, Jacques Dufilho, Howard Vernon dans les rôles de chefs espions, Daniel Emilfork dans celui d'un savant fou. Avec les Bains des Pâquis comme scène de crime et le lac en plaque tournante d'une intrigue fantastique. Vous avez dit étrange ?

FRANÇOISE NYDEGGER

S'il fallait résumer cette œuvre trop peu connue pour comprendre ce qui suit, disons, pour faire court, qu'il s'agit d'un film à l'assise réaliste truffé d'éléments relevant du fantastique. Le scénario ? Un savant atomiste (Daniel Emilfork) a inventé l'Annulator, un procédé permettant de désamorcer les armes nucléaires. Il décide de se retirer du monde des vivants et s'enferme dans sa villa transformée en bunker, avec sa fille et son assistant. Or ceux-ci sont enlevés par des groupes d'espions qui s'entretuent pour tenter de lui dérober ses plans.

Jean-Louis Roy admet volontiers que l'histoire de ce savant est un prétexte pour amener à l'écran des personnages étranges qu'il affectionne et les faire évoluer au gré de son imaginaire. Howard Vernon est ainsi Yvan, un Allemand passé chez les Américains qui donne rendez-vous à ses troupes dans un bowling genevois ; Jacques Dufilho se glisse dans la peau du démoniaque Shoskatovich, un chef soviétique qui investit le château El Masr à Cologny avec ses hommes en imper et chapeau mou ; Gainsbourg, l'insaisissable, se retrouve avec toute sa tignasse à la tête d'une équipe de chauves patibulaires qui répètent de la musique baroque et suivent un

Jean-Louis Roy

cours de dissimulation dans la maison ronde La Gordanne, à Féchy…

Tous ces espions fantasques disposent de moyens de locomotion différents : les Américains se rendent à Genève en voiture, les Russes en train, les chauves en avion. Mais l'espion le plus énigmatique de tous, l'Asiatique du Soleil noir-orient, arrive et repart par l'élément aquatique. Tout un symbole !

C'est que le cinéaste est depuis toujours un amoureux du lac. Comme tout petit Genevois de son époque, il a fréquenté les Bains des Pâquis. Avec sa mère et ses frères. Il se souvient des personnages qui hantaient alors les lieux, comme ce Jacob aux cheveux blancs qui racontait des blagues et dont le rire, extravagant et tellurique, mettait en joie les enfants. Il se rappelle la nage sous les cabines. La promenade depuis Plainpalais pour se rendre aux Bains et le retour par les grands hôtels du bord du lac, où le jeune Jean-Louis s'arrêtait, les sens en alerte, pour humer le fumet qui sortait des cuisines.

« En tant que cinéaste, je me suis toujours dit que si je faisais un jour un film, ce serait dans le décor des Bains de mon enfance. J'aime leur architecture, leur couleur, leur intensité. »

Il faudra attendre 1965-1966 pour que son projet se concrétise. « Dès le moment où j'ai imaginé la scène du rendez-vous entre l'assistant du savant et l'espion américain, j'ai su que je voulais la faire là. Dans les couloirs. Dans cette succession de cabines. C'est un décor extraordinaire, rarement utilisé au cinéma. Il y a dans ce lieu, en plein hiver, une résonnance dramatique qui me plaît. Un simple portail qui grince au vent devient inquiétant. Comme la dimension du vide dans un espace généralement plein de monde et de couleurs. »

Depuis une cabine téléphonique située à Genève-Plage, l'assistant du professeur précise à l'espion américain le lieu de rencontre de la dernière chance : « C'est un bain public. Personne n'aura l'idée de se cacher là bas. Rendez-vous à la cabine 101 ! » Celle-ci existe bel et bien, explique le réalisateur. « Ce chiffre est facile à retenir pour celui qui doit trouver la cabine. Il me permettait de faire durer le suspens, le temps qu'Howard Vernon arpente les couloirs à sa recherche, le pistolet au poing. Je savais aussi que de ce côté-là, les portes et leur numéro étaient bien éclairés. Il n'y a donc aucune superstition derrière ce choix de chiffre… » La 101 cache pourtant un macchabée ! La course poursuite entre espions finira au pied du plongeoir d'où un puissant hors-bord filera dans la rade, mettant ainsi l'Asiatique hors de portée du silencieux Américain. Et voguent les plans de l'Annulator sur l'eau…

« On m'a souvent demandé si j'étais amateur de BD » relève Jean-Louis Roy. « Eh bien non ! Mes références, c'est le cinéma américain. Petit, j'allais beaucoup au ciné, et ces méchants de *L'inconnu de Shandigor* sont les affreux messieurs qui me faisaient peur, enfant. J'ai d'ailleurs toujours été fasciné par des personnages qui ont une gueule, une vraie présence physique. C'est pourquoi je tenais absolument à avoir dans mon film des comédiens comme Gainsbourg, Dufilho ou Emilfork. »

Gainsbourg ? « Je l'ai contacté après un récital qu'il avait donné à Genève dans un petit théâtre. Il n'était alors pas très connu. On est allé boire un verre ensemble et je lui ai parlé de mon projet de film. Je lui ai dit que je

comptais beaucoup sur sa participation. Je crois que ça l'a intrigué, même amusé, l'idée de jouer ce rôle assez cocasse de chef d'un réseau d'espionnage uniquement composé de chauves. C'est resté une conversation. Il devait regarder avec son agent si les dates que je lui avais données convenaient. Mais il m'a fait confiance. »

Gainsbourg viendra jouer à Genève sept à huit jours. « Nous avons tourné avec lui à l'aéroport et dans le foyer de l'ancien Kursaal. Là aussi, comme aux Bains, l'espace était vide, le bâtiment étant désaffecté depuis 1965. La Ville de Genève m'avait donné l'accord d'y réaliser des prises de vue pour autant que j'aie le nombre de pompiers suffisants. Les fonctionnaires avaient la hantise de l'incendie. Ils n'imaginaient pas une seconde que l'on tournerait là-bas une scène d'embaumement de chauve à la lumière de bougies… » Une scène d'anthologie qui voit le chanteur interpréter sa composition originale *Bye Bye Mister Spy* en sussurant « va où se sont tus les silencieux » tout en pianotant sur le clavier de l'harmonium, les doigts gantés de cuir.

Et pourquoi ce titre *L'inconnu de Shandigor*, finalement ? Jean-Louis Roy, très sensible à l'architecture, fait ici un clin d'œil à Le Corbusier et à Chandigarh, la ville qu'il a construite en Inde. Mais ce sont les constructions de Gaudi, rondes et oniriques, qui seront filmées pour évoquer le lieu magique et exotique d'où vient l'inconnu qui ravira la fille du savant (Marie-France Boyer), et peut-être plus encore. Par ailleurs, la maison du savant cernée par les espions et que l'on voit sous toutes ses coutures se trouve sur la commune d'Anières, tout comme la piscine où vit le monstre, nourri par des disques de neige carbonique. Le savant finira par se jeter dans les bras de la bête. « J'ai introduit ici un élément très peu réaliste dans un récit qui prétend au demeurant l'être. J'aime le flou artistique qui entoure cet élément inquiétant. On ne voit pas la bête, on la devine, ce qui laisse de la place à l'imaginaire des spectateurs. C'est le côté enfant, chez moi, que je ne renie pas ! »

Après son passage à Cannes, *L'inconnu de Shandigor* est sorti en salles en 1968. A Genève, le public a pu le voir au Ciné 17 et à l'Empire. Très apprécié par les cinéphiles et les critiques, qui voient en lui un chef d'œuvre, il a désorienté le grand public. Il n'a donc pas eu le succès commercial escompté, ce qui a passablement refroidi le réalisateur. Dommage ! « Le cinéma que j'aurais dû faire allait dans ce sens. Mon registre n'était pas proche du cinéma suisse tel qu'il était alors connu. J'étais plus attiré par le cinéma baroque que par le nouveau réalisme helvétique. »

L'inconnu de Shandigor

Suisse, 1967
Scénario et réalisation : Jean-Louis Roy

35 mm, noir-blanc, son monophonique, 95'

Interprètes
Marie-France Boyer, Ben Carruthers, Jacques Dufilho, Daniel Emilfork, Serge Gainsbourg, Howard Vernon
et
Gabriel Arout, Georges Caspari, Jacqueline Danno, Marc Fayolle, Marcel Imhoff, Adrien Nicati, Serge Nicloff, Georges Wod

Dialogues : Gabriel Arout
Musique : Serge Gainsbourg, Alphonse Roy
Photographie : Roger Bimpage
Producteur : Gabriel Arout
Production : Frajea Film (Suisse)
Distribution : Image Distribution

Un hibou sur la jetée

Avant de ricocher au bord de l'eau, on commence par avouer à Alain Tanner une petite préférence personnelle, partagée récemment avec des élèves comédiens lors d'une projection à caractère pédagogique. « J'aime beaucoup *Le retour d'Afrique*. La caméra de Renato Berta, avec son grain et son noir et blanc de photographe inspiré, filme Genève comme une ville portuaire. Au premier plan, l'un des protagonistes marche le long du pont Sous-Terre. Au second, on devine le fleuve coulant en direction de la pointe de la Jonction. On se dit qu'un paquebot va surgir quelque part à l'horizon… » La beauté de la scène n'émeut pas celui qui l'a conçue il y a bientôt quarante ans. Il coupe court au compliment et juge son troisième long-métrage « trop bavard » et pas irréprochable dans son casting.

THIERRY MERTENAT

Bon d'accord. Le Rhône, en revanche, réveille de meilleurs souvenirs. « A sept reprises, j'ai tourné au bord du sentier des Saules, dans ce périmètre de 500 mètres à peine offrant une matière poétique inépuisable. J'affectionne particulièrement la force douce des fleuves, cette chose qui ne s'interrompt jamais, la temporalité formidable qu'ils instaurent. Je dois à l'un d'eux mon plus beau travelling mental : trois jours et trois nuits, lors d'une descente du Nil mémorable. Comme une expérience vraiment prodigieuse. »

Le lac, lui, ne procure pas ce genre de bouleversement, même si tout n'est pas à jeter de ce côté-là. Faire le tri. L'ironie intacte d'Alain Tanner permet de gagner du temps. La rade ? « Elle se regarde comme une affreuse carte postale. » Le coteau de Cologny ? « Il ne me gêne pas, mais c'est sans intérêt. » Les croisières en bateau ? « C'est gentil et parfait pour les petits vieux. » L'horizon se resserre. Mortifiant par beau temps, il s'anime quand la bise se lève. Cette tempête d'eau douce qui vient du large ne donne toujours pas envie de sortir la caméra de sa caisse. Sauf à improviser un studio le long de la jetée des Pâquis, aux abords du phare.

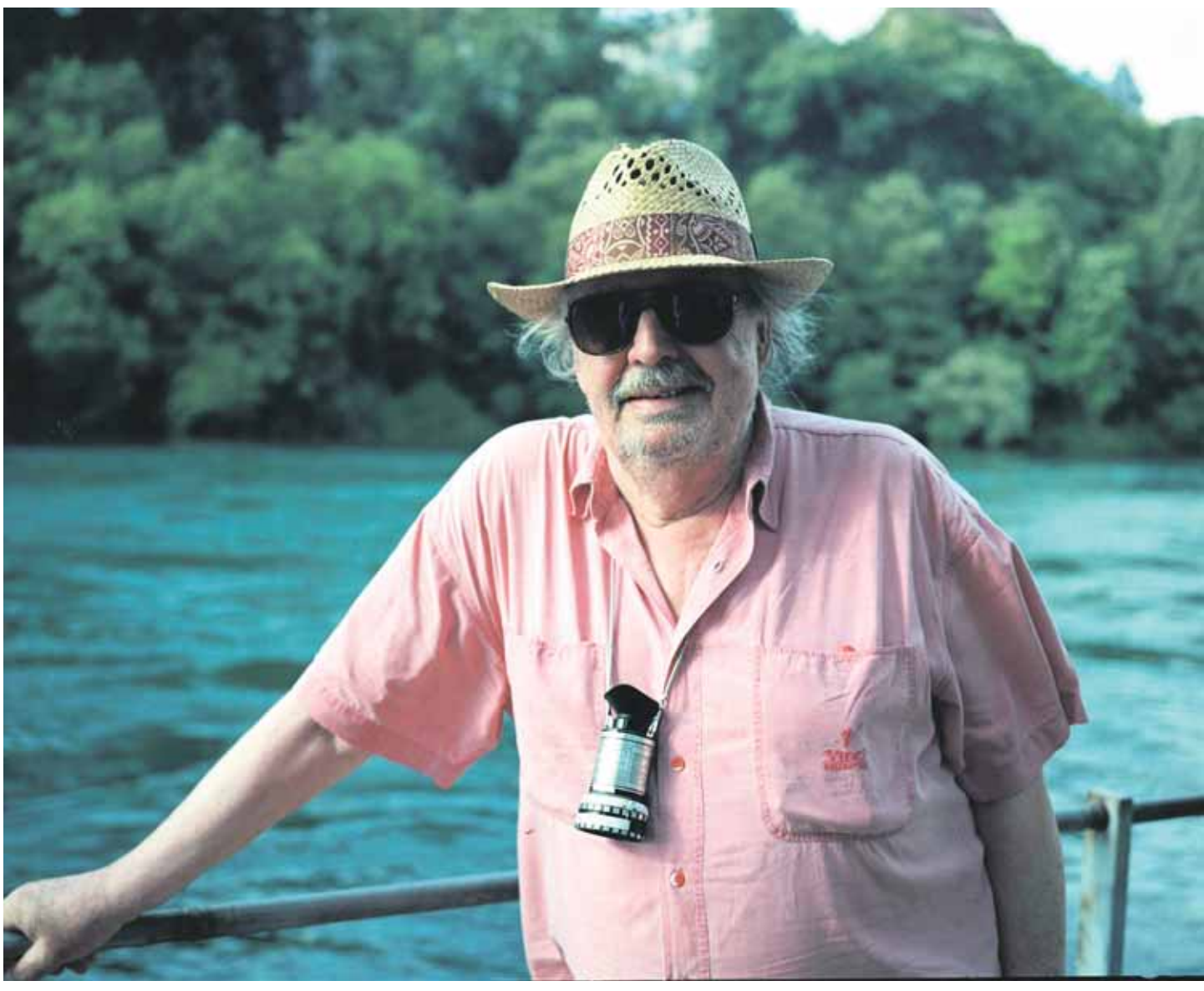
Les Bains, donc. Nous y voici. Adresse affective et biographique d'abord. De la maison familiale où il habite encore aujourd'hui, à la rue du Point-du-Jour, l'homme au regard de hibou rejoignait chaque été le lac à vélo. « Mon père m'avait promis une pièce de cinq francs – une somme pour l'époque – si je lui apportais la preuve que je savais nager. Je l'ai convoqué un matin aux Bains et me suis mis à l'eau, sous ses yeux, dans l'un des bassins, au pied du plongeoir. En sortant, j'ai eu droit à ma récompense. » Après les apprentissages de l'enfance, après les années de jeunesse dans la marine marchande (coursier dans le port de Gênes, puis écrivain de bord sur un cargo « transportant de tout », à remplir les papiers de douane, à rédiger les télégrammes avant chaque escale), après les documentaires et

Jonas et Lila, à demain (1999)

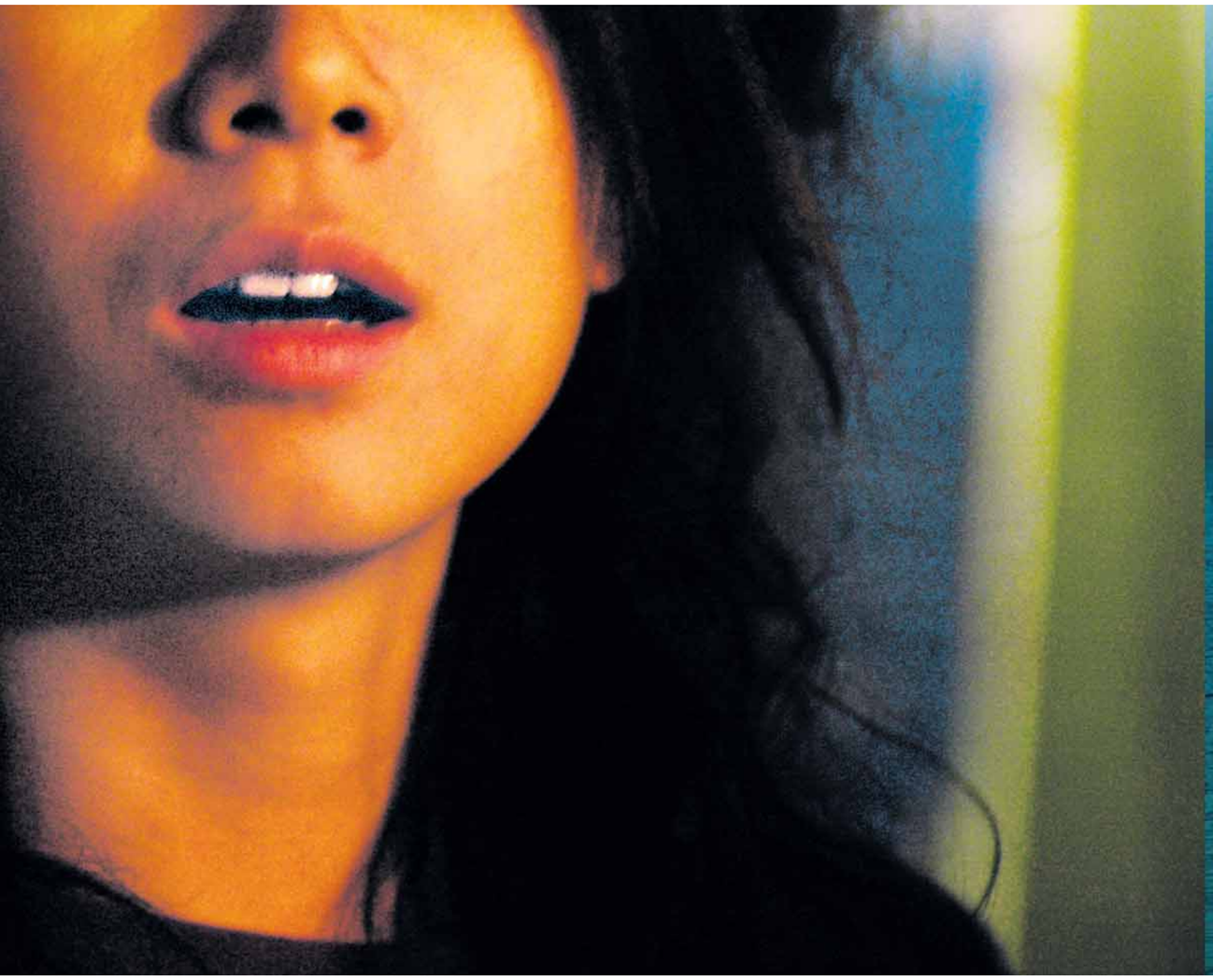
les premiers films de fiction, retour aux Bains en cinéaste accompli.

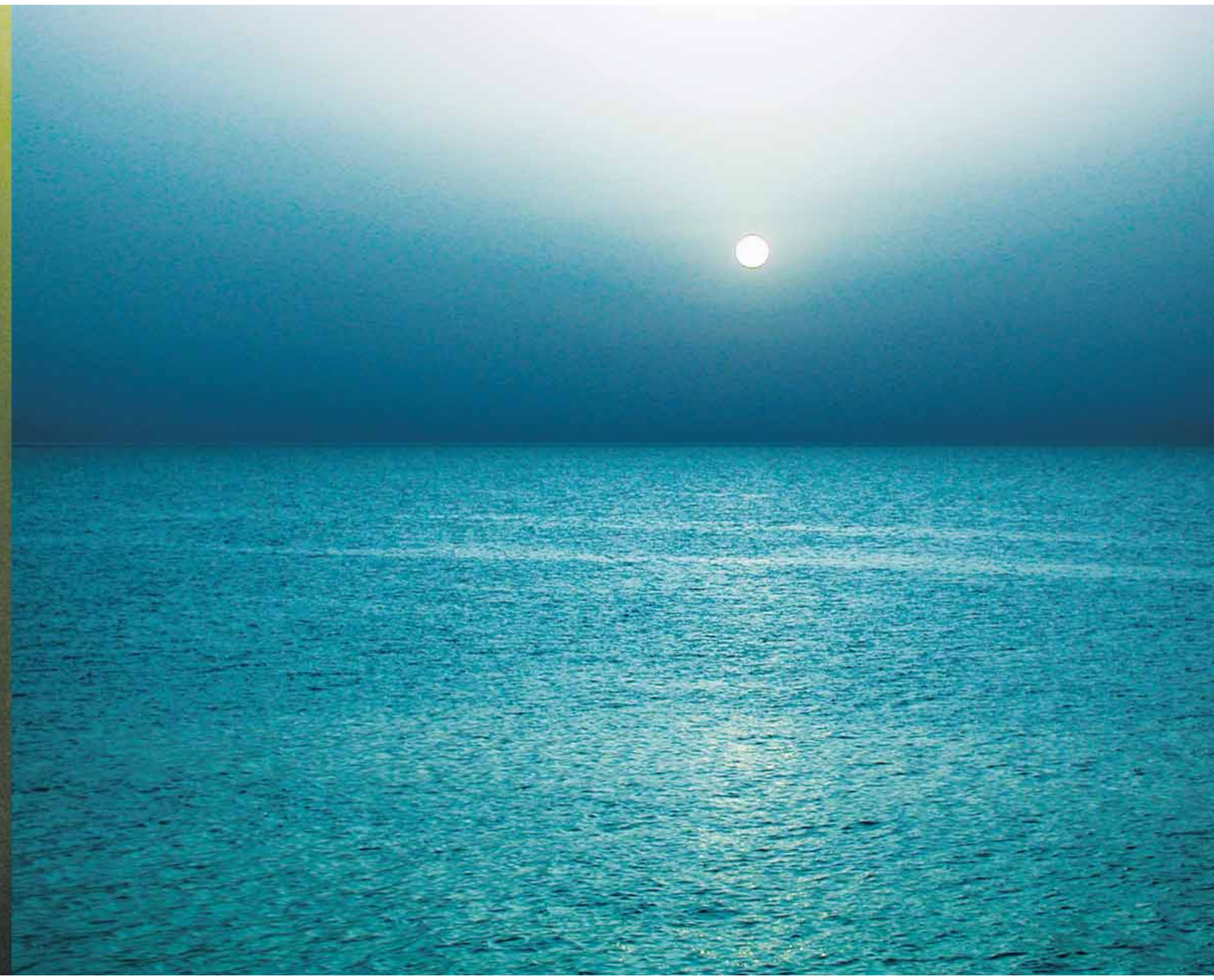
Double souvenir professionnel. « Une première fois, j'ai filmé en son direct deux jeunes femmes en caleçon de bain, en train de réciter un texte en déambulant parmi les baigneurs. Une autre fois, je m'y suis rendu avec mon équipe avant le lever du jour. C'était à la fin des années 90, lors du tournage de *Jonas et Lila, à demain*. Le personnage principal vient d'apprendre la mort de son vieil ami. Il est perdu dans ses pensées et recherche le silence. Il fait encore nuit lorsqu'il s'assied sur la jetée pour regarder le jour se lever doucement. C'est l'été. Lac d'huile. Passant du noir au gris, puis du gris au bleu pâle. J'avais la scène que je voulais, juste avant le lever du soleil : une forme de spiritualité à fleur d'eau. Les Bains des Pâquis ont toujours été pour moi un bon lieu, un endroit qui vous inspire quelque chose, qui vous parle bien, avec lequel vous pouvez dialoguer. »

Des chances d'y croiser à nouveau, un jour prochain, Alain Tanner ? Peut-être, mais avec une pièce de cinq francs dans la poche, pour y accompagner et voir nager ses trois petites-filles, Louise, Charlotte et Juliette. Assurément pas pour filmer cette « merveilleuse redécouverte de la petite enfance ». Alain Tanner, après avoir tourné le dernier plan de *Paul s'en va* au bord du Rhône en 2003, puis publié *Cinémélanges* au Seuil en 2007, a écrit le mot « fin » au générique de sa carrière de réalisateur. « Un jour, j'ai eu le sentiment curieux, sans malaise ni amertume, que j'avais un passé et aucun avenir. » C'est dit, chez soi, au seuil de l'hiver 2012, après une heure d'entretien amical et passionnant.



Alain Tanner, pas comme si, comme ça, film de Pierre Maillard (2007)





FAUSTO PLUCHINOTTA

Journal des Bains 8 · hiver 2012-2013

Le lac, Michel Simon et le radiateur

Ou une histoire du film *La vocation d'André Carel*, de Jean Choux, 1925

CAROLINE CUÉNOD

En 2005, je découvre à la Cinémathèque de Lausanne un film muet accompagné de musique *live*. J'adore. Je vois avec surprise des images en couleur, teintées et virées, qui marquent certaines séquences du film, presque offusquée : il y avait donc de la couleur dans le cinéma noir et blanc ?[1]

En 2011, lors d'un cours donné par Reto Kromer sur la restauration des films, j'ai naturellement choisi de travailler sur *La vocation*. Reto m'a regardée avec de grands yeux : « Vous vous attaquez mademoiselle à l'histoire de la restauration d'un film la plus compliquée qu'on ait connue ! » J'ai foncé sans me douter à quel point ce film était un vrai miraculé, comme sauvé des eaux. Parce qu'il s'agit bien d'un film sur le lac. Pas seulement parce qu'il est tourné en partie sur l'eau, mais bien parce que le lac Léman (le lac « de Genève » comme écrit Jean Choux dans son scénario), est comme un personnage, à la fois le lieu de l'action et le lieu qui définit l'action, au même titre que la montagne et sa géographie intrinsèque dans d'autres films.

934° – André dans la cale dormant.
935° – Cardan dont on voit d'abord les pieds et les jambes titubantes, pénètre dans la barque,
936° – regarde André dormant, sort de sa poche un couteau, l'ouvre, le brandit et
937° – tandis qu'André lentement ouvre les yeux,
938° – Cardan brusquement se tourne vers
939° – une carte du lac de Genève affichée à la paroi ; et par deux fois plante son couteau, dessinant entre Evian et Morges une croix dans l'eau de la carte.
940° – André s'est levé, regarde la croix,
941° – puis Cardan ;
942° – qui, renfermant son couteau, lui déclare menaçant :
943° – « C'est l'endroit le plus large et le plus profond du lac. »

(Extrait du scénario)[2]

La vocation d'André Carel est tourné entre 1924 et 1925, alors que les derniers bacounis traversaient le bassin lémanique sur de grandes barques, chargées, entre autres marchandises, des blocs de pierre de la carrière de Meillerie sur la côte française. La manœuvre de ces barques nécessite trois hommes, et la durée de la traversée du lac varie nécessairement en fonction des vents et reste périlleuse. Dans *La vocation*, le père Lugrin est propriétaire de l'une de ces barques. Dès que la barque s'en va, Reine Lugrin, sa fille, regarde alors le lac dans la nuit comme d'autres femmes regardent la mer avec l'inquiétude dans les yeux. Mais ce matin-là, elle est elle-même sur le lac, sur le pont 2e classe d'un bateau alors flambant neuf de la CGN. Et c'est ainsi qu'on la découvre, endormie sur un banc. Le jeune Carel, qui l'aperçoit du haut de la 1re classe, en tombe vite amoureux, mais reprenons l'histoire en partant de Paris.

Le jeune André Carel vit à Paris. Son avenir préoccupe beaucoup son père, un écrivain riche et célèbre. Sentant son fils partir à la dérive dans un univers de divertissements, de sports et de nonchalance, il décide de l'envoyer prendre l'air du lac accompagné de son ancien précepteur, Marius Duret. Les premières images du film montrent André et M. Duret sortant d'un petit avion, prenant une voiture, se rendant au pied du funiculaire de Territet. Ils arrivent à l'hôtel, s'annoncent, et M. Duret met en garde le directeur de l'établissement sur la santé mentale fragile de son pupille.

Tout, dans cette mise en place de l'action au début du film, guide vers un regard sur le lac : sur la terrasse du café, « André regarde le merveilleux paysage sur qui le soir tombe, ineffable ». Il est même choqué par l'insensibilité des autres invités qui ne sont concentrés que sur leur repas, et murmure ensuite pour lui-même « Ils ont des yeux pour ne pas voir »[3]. Les vues panoramiques sur la terrasse, depuis le pont du bateau, mais aussi au tout début depuis le funiculaire et l'avion sont autant de signes ostensibles de la modernité au cinéma, mais ne semblent ici que des prétextes pour voir le lac.

Après leur installation et la contemplation de la vue depuis la terrasse de l'hôtel, ils se rendent au débarcadère. Sur le pont, un vendeur de jumelles vient à eux. Le jeune Carel essaie une paire, tombe sur Reine, endormie sur le pont de 2e classe en dessous. Héros sensible à la contemplation des choses, il s'acquitte des jumelles, sort son appareil photo et saisit l'image de la belle.

Il cherchera alors à être aimé d'elle pour ce qu'il est, et non pour son rang social, son argent ou le prestige de son célèbre père. Dans le dos de son précepteur, il se fait passer pour un bacouni et se fait embaucher à Meillerie sur la barque du père Lugrin. La rudesse du travail et la beauté du labeur le séduiront et feront de lui un nouvel homme. En parallèle, son rapprochement de la fille du patron, et son implication au travail éveillent la jalousie de Cardan, un autre bacouni. C'est sur le lac en pleine nuit que se déroule le combat corps à corps entre les deux hommes. Reine retrouvera le corps de d'André échoué sur une petite plage et lui sauve la vie. Carel, qui avait mis son précepteur désespéré dans la confidence, enjoint son père à le retrouver, et lui raconte comment il a trouvé la vraie beauté de la vie dans le travail. Le film se termine avec le mariage de Reine et André Carel, fêté en grandes noces généreuses dans le petit village de Meillerie.

Le film n'est pas très bien reçu. D'abord parce qu'il est perçu comme trop lent. Pourtant, c'était bien l'intention de Jean Choux pour ce premier film que de faire une œuvre avant tout lyrique, en témoigne l'écriture du scénario : « Les jours, les jours, les jours immenses, ô délices avec le soleil lent, glissaient

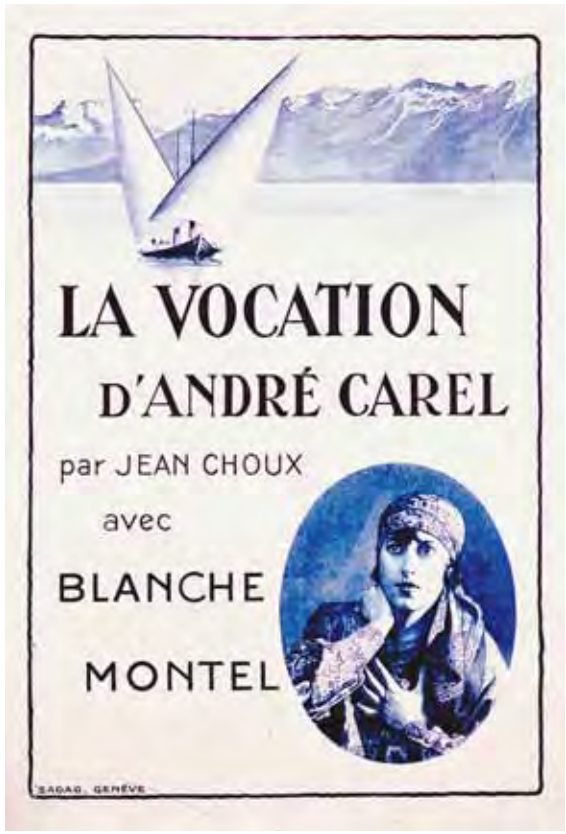
vers des soirs lisses. » Deuxièmement, et chose surprenante au regard d'aujourd'hui, les acteurs sont trop méconnus. Mis à part Blanche Montel, la star qui incarne Reine Lugrin, personne ne connait le belge Stéphane Audel (André Carel), encore moins le précepteur Michel Simon ! Il n'en demeure pas moins qu'aujourd'hui ce film a une valeur historique, artistique et cinématographique indéniable.

Il est difficile de tracer l'histoire du film depuis sa sortie. Il semblerait qu'une autre version soit distribuée en France dès 1926 par Les Films Cosmograph sous le titre *La puissance du travail*. Cette version remaniée porte moins sur l'idylle entre André Carel et Reine Lugrin que sur la fascination d'un Carel bourgeois pour l'effort physique des bacounis. Pour le coup, ce sont les premières scènes qui illustrent l'arrivée du jeune André avec son précepteur qui sont coupées et le film commence avec l'arrivée des deux protagonistes dans le hall de l'hôtel. Certains paysages sont également supprimés, réduisant le film d'un tiers.

Heureusement, alors que le film est annoncé comme disparu[4], une copie de la version intégrale suisse de *La vocation* est restée entre les mains du chef opérateur Charles-Georges Duvanel. Elle sera même présentée au Festival de Locarno en 1953. Duvanel est également en possession du précieux scénario annoté par Jean-Choux, et il dépose et le négatif et le scénario à la Cinémathèque de Lausanne en 1955. Mais les choses se compliquent en 1975 alors que l'on décide de restaurer le film avec l'aide du Swiss Film Archive. L'image et les intertitres sont rognés sur le côté gauche à cause d'un cache sonore qui n'avait pas lieu d'être pour ce film muet, et le film est répertorié sous les deux noms *La vocation d'André Carel* et *La puissance du travail*. De plus, la première bobine manquant, le film débute directement chez les Lugrin, omettant cette fois-ci toute l'arrivée de Carel et de son précepteur, l'hôtel et la scène du bateau avec la jeune Reine endormie.

Enfin, en 2002, la Cinémathèque suisse décide de remédier à cette mauvaise copie en engageant un important travail de restauration d'après les différentes versions du film et le négatif original conservé à Paris dont la dégradation est malheureusement fort avancée. Mais un négatif original n'est pas un film monté, surtout lorsqu'il s'agit d'une œuvre comportant des traitements chimiques pour teinter et virer certains plans… Les scènes y sont rassemblées par couleur, et non chronologiquement. C'est ici que le scénario sauve la mise, puisqu'il indique l'ordre des scènes, et surtout, le texte des intertitres, merci à M. Duvanel de l'avoir conservé ! Sauf que, Madame la marquise, le scénario a disparu, et qu'il faut reconstituer le début du film à tâtons, et imaginer le contenu des intertitres. Ce travail titanesque est effectué avec brio par l'équipe composée de Reto Kromer et Carole Delessert avec la collaboration de Rémy Pithon pour la rédaction des titres. Et la version ainsi réalisée en 2002 fait l'objet d'une restauration numérique et d'une édition DVD publiée par Arte en 2005.

Vous pensez l'histoire de ce sauvetage terminée ? Et si je vous disais qu'en allant à la Cinémathèque pour mon travail en 2011, on me présente ce fameux scénario annoté par le réalisateur ? Et qu'il vient alors d'être restauré après avoir été retrouvé derrière un radiateur ? Il y aurait enfin le matériel idéal pour restaurer le film entier… On recommence le tout ?



[1] J'apprendrai par la suite que certaines scènes ont été teintées, c'est-à-dire que l'image reçoit une couche de couleur uniforme, comme un filtre, et d'autres scènes ont reçu le traitement du virage, au noir est substitué une couleur. Mais il est assez rare de trouver les deux traitements dans un même film.

[2] Retranscription d'après le scénario dactylographié et annoté par Jean Choux. Chaque numéro correspond à un plan, le texte définit la valeur du cadre et les éventuels mouvements de caméra. Les plans 934 à 943 correspondent aux derniers plans de la cinquième partie, soit aux deux tiers du film.

[3] Plan n° 183.

[4] Le journalisate suisse Fernand Gigon aurait mentionné *La Vocation* comme perdu en 1942. Cf. R. Pithon, « L'art d'abord ».

La vocation d'André Carel

Suisse-France, 1925
Réalisation : Jean Choux (1887-1946)

35 mm, teinté et avec virages, muet, intertitres fr.
2068 m (= 100 min./18 fps), 6 parties

Interprètes principaux
André Carel : Stéphane Audel
Reine Lugrin : Blanche Montel
Marius Duret : Michel Simon
Jean Carel, le père d'André : Camille Bert

Lieux de tournage
Intérieurs : Ateliers Gaumont, Paris
Extérieurs : Meillerie, Lausanne, Montreux, Glion, île de Salagnon, Territet, Clarens, Evian, Genève

Sources
Swiss Film Directory, www.reto.ch
Dossier sur www.arte.tv
Hervé Dumont, *Histoire du cinéma suisse. Films de fiction 1896-1965*, Lausanne, Cinémathèque suisse, 1987, n. 63.
Rémy Pithon, « L'art d'abord : *La Vocation d'André Carel* », in *Cinéma suisse muet, Lumières et ombres*, Lausanne, Editions Antipodes & Cinémathèque suisse, 2002, pp. 91-100.

Remerciements à
Reto Kromer, Carole Delessert, Nadia Roch, Roland Cosandey, Bertrand Theubet.

© Collection Cinémathèque suisse

Le lac, source d'inspiration ?

Entretien avec Hervé Dumont, historien du cinéma*

Dans la première partie de l'*Histoire du cinéma suisse*, on trouve mention de *La vocation d'André Carel* et puis plus rien de significatif. La question de la relation des cinéastes au lac déclenche chez vous différentes réflexions.

– Le sujet pourrait être passionnant, mais on cherche en vain un film vraiment frappant en la matière, hormis cette *Vocation d'André Carel*, qui est une sorte d'ovni dans la filmographie helvétique. C'est une fable moralisante sur la valeur du travail et les gens simples, mais magnifiquement réalisée. Paradoxalement, il s'agit d'une co-production avec la France, et le film a été tourné en partie sur les côtes françaises du lac, à Meillerie et à Evian.

Comment expliquer que le lac inspire si peu nos cinéastes ?

– Peut-être les Suisses n'aiment-ils pas l'horizontalité… *(rire)*. Ils sont en tout cas plus sensibles à la verticalité des cimes. C'est une question de perception. Dans l'imaginaire de nos créateurs, le lac, c'est d'abord un paysage, une surface calme qui incite à la méditation, à la contemplation – un lieu où l'on se ressource –, le regard s'y complaît sans s'y perdre. On pourrait dire que le lac, par son statisme apparent, semble être en priorité un sujet pour les peintres, alors que la montagne, en revanche, a inspiré de très nombreux cinéastes parce que sa majesté signifie à la fois émerveillement, dynamisme et péril mortel. Une fois descendus des glaciers, les torrents tumultueux viennent déposer leurs eaux et leurs sédiments dans les lacs, où ils sont en quelque sorte « pacifiés ». Dans nos régions, le lac n'est pas, ou plus, associé à l'idée de menace, donc de drame, et on ne le ressent pas – à tort, évidemment car la navigation en eau douce recèle aussi des écueils – comme un cadre propice au conflit, à l'action. Ce qui pourrait expliquer pourquoi on ne trouve pas dans notre cinéma d'intrigues criminelles ou de déchirements psychologiques comme le formidable *Le couteau dans l'eau* de Roman Polanski (1962) ou *Plein Soleil* (1959) de René Clément, où l'eau, la profondeur et ses mystères jouent un rôle prépondérant. Rien ne s'y opposerait, bien sûr, mais ça ne s'est simplement pas fait.

Donc, chez nous, en-dehors des compétitions nautiques et des fêtes lacustres, le lac n'offrirait pas de sujets de films ?

– Sur le plan historique, nous ne connaissons pas chez nous d'événements marquants liés aux lacs ; il y eut bien quelque piraterie sur le lac de Zurich au XVII[e] siècle, mais c'est bien oublié, et filmer galions et costumes coûterait trop cher (il y eut jadis un projet qui n'a pas trouvé de financement). On signale un peu de contrebande et des résistants en 1939-1945 sur le Léman, mais ça n'a titillé personne à ce jour. De surcroît, le tournage avec des bateaux est compliqué, plein d'imprévus, la lumière, la météo, les courants peuvent tout gâcher. Depuis la tempête qui a sauvé Guillaume Tell, dans un passé lointain, la navigation touristique et sportive est devenue la principale sinon l'unique activité qui anime nos lacs, en plus du quotidien des pêcheurs de perchettes qui ne fait guère frémir les spectateurs ! Quant aux plongées du mésoscaphe de Jacques Piccard à l'Expo 64, elles n'ont pas vraiment débusqué de trésors à la Jules Verne… Vu superficiellement, le lac offre surtout une étendue lisse, domestiquée et dûment policée – chose guère possible avec la montagne –, son horizon ne débouche pas sur l'inconnu, l'aventure, un lointain fantasmatique. Même James Bond, pour ses courses-poursuites spectaculaires, préfère l'alpage. Et quand Alain Tanner filme l'eau, il le fait à l'étranger, capte la vie portuaire grouillante en Italie, au Portugal.

*Directeur de la Cinémathèque suisse de 1996 à 2008, auteur d'une *Histoire du cinéma suisse* en 3 volumes (Editions de la Cinémathèque suisse, Lausanne, 2007).

Piège à flics (1986)

Entretien téléphonique avec Dominique Othenin-Girard, cinéaste, qui se trouve alors au pied du Gothard…

Ce numéro du *Journal des Bains* est consacré à la relation que les cinéastes ont avec le lac…

– …les Bains des Pâquis ? C'est mon lieu de prédilection à Genève – en hiver comme en été. J'aime m'y reposer, m'y baigner, c'est aussi en quelque sorte mon bureau… idéal pour y organiser ses rendez-vous ! et le lac c'est la permission pour le rêve, l'horizon est ouvert, il n'y a pas d'obstacle.

Est-ce un lieu d'inspiration pour toi ? Un lieu de fiction ?

– Lieu d'inspiration je ne sais pas – pour ma part je dirais que comme on se trouve « entre deux » sur cette presqu'île, j'y vois un espace neutre, propice à la négociation. Dans *Dirty Money l'infiltré* (2008) le film commence par un suicide manqué « lavé » par le Jet d'eau déclenché à l'aube, et puis on voit la rade vue du haut : c'est le fond de scène où l'on parle d'infiltration. Plus loin sur la jetée des Pâquis c'était évident que là, précisément, on allait situer de vrais bras de fer, où deux partis peuvent se rencontrer, procéder à des chantages. Pour moi l'équivalent dramatique pourrait se situer à l'époque à Berlin dans le no-man's land entre l'est et l'ouest.

Dans *After Darkness*, ton premier long-métrage, j'ai un sentiment très aquatique…

– Le film est tourné au palais Wilson, non loin du lac. Mon personnage principal y vit replié au milieu d'aquariums dans un mutisme absolu. Il est muet comme les poissons qui l'entourent…

On pourrait penser que vous avez puisé l'eau dans le lac pour remplir les aquariums ?

– Si j'avais pu, j'aurais tourné ces séquences dans le lac !

Tu n'exclus pas la ville pour autant ?

– C'est vrai, il y a un mouvement de camera depuis le pont de la Coulouvrenière – on y découvre le lac et le lever du soleil avec l'embouchure du Rhône qui marque la fin du film et l'espoir de la liberté…

Dans *Piège à flics*, presque tout le film se déroule sur le lac…

– Le début du film, c'est une longue séquence de nuit pendant les feux d'artifice des Fêtes de Genève, on y découvre les reflets du feu dans l'eau. Un flic de la police navale tombe à l'eau sous le Jet d'eau suite à une brusque manœuvre du bateau. Au même moment se déroule un vol dans un supermarché.

Le lac est au cœur de l'intrigue.

– Le lac, la rade et la police navale jouent des rôles prépondérants dans toute l'intrigue du film. Les eaux neutres entre la France et la Suisse hébergent un casino privé de grande envergure qui se fait attaquer par une flotte de pirates (le gang du supermarché).

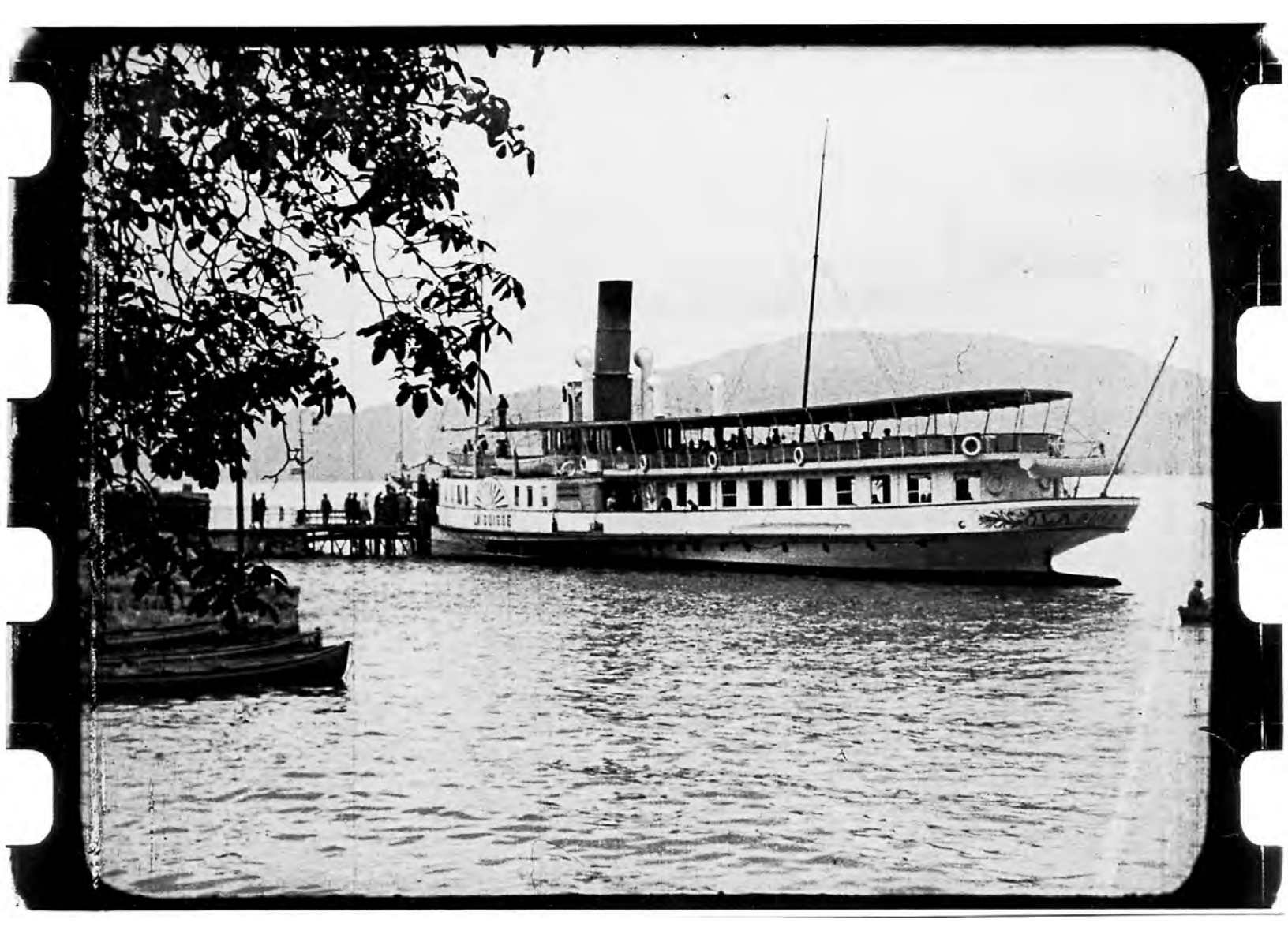
Encore une zone neutre.

– Oui, en quelque sorte la « zone internationale », une zone hors des lois… et dans cette zone un casino flottant draine beaucoup d'argent et de convoitises.

L'attaque du casino flottant se termine mal…

– Le chef du gang saute du bateau et nage jusqu'à la berge où la police le surprend et l'abat sous les yeux de son amoureuse. Durant son agonie il fait un ultime rêve : des mouettes survolent un ponton au bout duquel se trouve un couple. La caméra, comme les yeux d'une des mouettes plonge sur le ventre de la femme enceinte au bout de la jetée de la Perle du Lac. On entend le cri d'un enfant à la naissance. Je voulais terminer sur une note d'espoir… Peut-être le lac comme source de vie !

Propos recueillis par Bertrand Theubet



La vocation d'André Carel (1925). Collection Cinémathèque suisse

Jean-Luc Godard, des films comme des messages aux eaux du lac

C'est chaque fois le même scénario, on est là sur la terrasse des Bains, séance de rédaction. Les cinéastes et le lac comme lieu de fiction, on pose des idées, et là quelqu'un se risque : et Godard, tu voudrais pas téléphoner à Godard ?

BERTRAND THEUBET

Vas-y toi, téléphone ! Heu, ben écoute, là c'est un peu délicat, tu vois, enfin… lui parler comme ça du lac, pas vraiment envie de me lancer dans ce qui pourrait s'avérer être une galère… JLG et l'eau, en quelque sorte, c'était déjà inscrit dans le mouvement de la Nouvelle Vague :

« Naufragé », comme il se décrit parfois lui-même, échoué depuis une trentaine d'années à Rolle, au pays de son enfance, il continue pourtant de faire des films comme on abandonnerait des messages aux eaux du lac. Il arrive que certains d'entre eux trouvent leur destinataire. C'est peut-être suffisant. (Michel Audétat dans *L'Hebdo*, 2006)

Alors, le coup est venu de Serge D. : et Buache ? La *Lettre à Freddy Buache* (JLG, 1982). Est-ce qu'il avait répondu à Godard ? Je n'en savais rien. Alors Serge me dit : tu devrais téléphoner à Buache ! Oui, bonne idée, Serge. En fait je me souvenais qu'il s'agissait d'un film de commande : les autorités de Lausanne avaient voté un crédit pour la réalisation de deux films sur la ville ; l'un fut tourné par Yves Yersin (le cinéaste des *Petites Fugues*) et l'autre par JLG. Etonnant, sur le site Youtube, il est possible de voir le film de JLG, et des phrases ressurgissent qui continuent de marquer les cinéphiles :

…A propos de Lübitsch qui avait écrit : si vous savez filmer des montagnes, de l'eau et du vert, vous saurez filmer des hommes… J'ai essayé dans ces mouvements de foule de retrouver le départ de la fiction, parce que la ville c'est la fiction. Le vert, le ciel, la forêt, l'eau, c'est le roman… (JLG, *Lettre à Freddy Buache*)

Mon dossier – Godard et le lac – commence à s'étoffer. C'est parti, je me lance : 021… Bonjour Freddy, cela faisait longtemps…

Freddy Buache : « Le lac ? C'est vrai, il a inspiré les peintres, les écrivains, il a peu inspiré les cinéastes… Le seul à mon sens, c'est Jean-Luc Godard, mais il veut parler à personne (il prépare un film). Pour moi il su regarder le lac, les couleurs, les vagues… Il faudrait revoir *Le Roi Lear*…[1] Mais il faudrait voir aussi tous ses films, même les courts-métrages… Sinon dire pourquoi le lac n'a pas inspiré les cinéastes… Du côté des metteurs en scène français ? Peut-être, mais alors ce sont des films mauvais, en tous les cas ils ne m'ont pas laissé grande impression ! »

Voilà, ce n'était pas plus compliqué que ça, l'hommage de Buache est clair, il ne me restait plus qu'à trouver les références pour *Jean-Luc Godard et le lac Léman*. Et cette entrée sur Google dans la rubrique *ciné-club* nous donne le florilège suivant :

Sauve qui peut (la vie) (1980). La nature, et plus précisément les rives du Lac Léman, prend une place de plus en plus grande dans le travail de JLG. A l'itinéraire d'Isabelle (Isabelle Huppert) qui se prostitue en ville répond celui de Denise (Nathalie Baye) qui retourne à la campagne.

Nouvelle vague (1990) toujours proche du Lac Léman, avec Alain Delon, est une histoire de résurrection qu'il associe, par le cycle des saisons, au renouvellement de la nature.

Avec *Hélas pour moi* (1993), Godard revisite les grands figures mythologiques de notre civilisation en les confrontant au monde moderne. Il reprend la légende d'Amphitryon qui inspira Plaute, Molière, Kleist et Giraudoux, dont *Allemagne neuf zéro* (1991) citait un passage de Siegfried et le Limousin. L'action se situe de nos jours aux bords du Lac Léman.

Dans *For ever Mozart* (1996) Godard tourne au bord du lac Léman ce qui est sensé se passer à Sarajevo. Il suggère la violence de la guerre. Pour Godard, il s'agit de montrer la brutalité et la stupidité de la guerre. Le cinéma est un objet universel, pas besoin d'être sur place ou de se montrer. Le film est tourné dans une maison d'enfance de Godard à Anthy sur la rive française du lac Léman, près de Thonon. C'était le chalet de sa famille maternelle, les Monod, où il passa une enfance heureuse. Près de soixante ans plus tard, il y place le cœur de la tragédie. Mélancolie intime à retourner ainsi sur les lieux de son enfance pour y placer la tragédie. Sur les bords du lac Léman, Cécile et son père, le chef opérateur Kaufman, règlent la lumière. Xavier le régisseur et Stéphanie sont en repérage pour les extérieurs : le cinéma substitue à notre regard un monde qui s'accorde à nos désirs, dit-il alors qu'une blonde prétentieuse sort de la voiture pour répliquer devant le lac : « Que d'eau, que d'eau ».

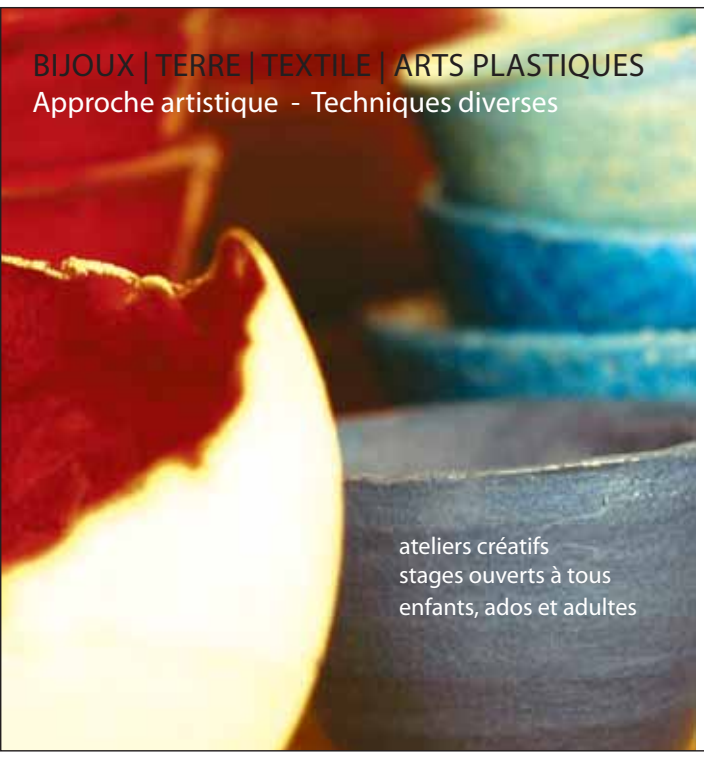
Mes recherches sur la toile n'allaient pas se limiter à citer, recopier et remonter les articles publiés par d'autres. Pourtant avec cet article de *Télérama* – de Vincent Rémy – daté du 18 janvier 2012, impossible de résister :

« Jean-Luc Godard avait tourné son *Film Socialisme* sur le "temple du divertissement", le paquebot Costa Concordia récemment naufragé. …La fin de l'histoire, vous la connaissez. Ç'aurait pu être une belle histoire. Le vieux Giuseppe, sur sa petite île de Giglio. Et *la nave* qui surgit, énorme, illuminée, féérique comme la grande maquette du vieux maestro Federico Fellini sur une mer en plastique. Antonello, le fiston de Giuseppe, chef des serveurs, tiré sur le pont du Costa Concordia par le commandant de bord, Francesco, hurlant vers le rivage : "*Giuseppe ! Guarda queste luci splendide ! Guarda come è felice il tuo filio !*" La mer n'était pas en plastique, le rocher non plus, il y avait 4000 vraies personnes sur le bateau, à 21h45 ce 13 janvier 2012 (*My heart will go on*, chantait Céline Dion). Il y a eu des victimes. L'Europe a fini de jouer. De son refuge à Rolle, sur les bords d'un lac suisse, le vieux cinéaste nous a fait savoir gentiment, le 17 janvier à 19h44, "qu'il ne souhaitait pas commenter cette coïncidence".»

Il faisait chaud ce 5 octobre sur la terrasse des Bains. Au menu, les derniers filets de féra de la saison. Raymond D. est venu nous le dire : la prochaine pêche, ce ne sera pas avant le mois de janvier. Cela voulait dire : profitez de goûter ce que nous offre le lac, en attendant ce sera fromage et viande séchée. Tout le reste, ce n'est que du cinéma !

[1] Tourné à Rolle en 1987. L'argument se situe après la catastrophe de Tchernobyl, le monde est revenu à la normale, sauf l'art, qui a complétement disparu. William Shakespeare Junior, 5e du nom, part à la recherche d'œuvres disparues.

Hélas pour moi (1993)



association les créateliers

CENTRE DE RENCONTRES ET
D'EXPRESSION CRÉATRICE
rue du Léman 14
1201 Genève
cr.createliers@fase.ch
Tél. 022 732 31 11
Fax 022 732 19 82

www.lescreateliers.ch

Hétérographe

Revue des homolittératures ou pas :

Numéro 8 / Automne 2012 / Prix CHF 15.– / € 10.–

numéro spécial
Migrations

www.heterographe.com

LE THÉÂTRE EN CAVALE
À PITOËFF SAISON 12-13
52, RUE DE CAROUGE/GENÈVE

Du sexe ?... Encore ?!

du 16 novembre au 9 décembre

de Philippe Verlooven
par le Théâtre de l'Epiderme
Mise en scène : Stéphane Guex-Pierre
Avec : Christine Aebi, Rebecca Bonvin et Barbara Firla
Lumière : Jean-Michel Carrat
Maquillage, coiffure : Johannita Mutter

www.cavale.ch • 079 759 94 28

Location
Service Culturel Migros
Billetteries de la Ville de Genève

- 19h mercredi, samedi
- 20h30 jeudi, vendredi
- 17h dimanche
- Relâche lundi et mardi

Mercredi 28 novembre à l'issue de la représentation, **Autour *Du sexe ?... Encore ?!,*** entrée libre. Rencontre animée par Franceline James, psychiatre. Avec Etienne Fernagut, animateur journaliste radio-télé et Philippe Verlooven, auteur

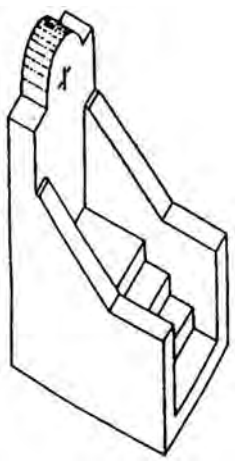
AVEC · LE · SOUTIEN · DE · LA VILLE · DE · GENÈVE

Graphisme : ATELIER XL / Thomas Grand

Cadrages

Je repense aux différents points de vue sur Genève proposés en 1994 par Peter Greenaway dans son exposition *Stairs*. Cent escaliers pour voir la ville sous un autre regard.

Ces escaliers me rappellent le pont inabouti qu'on trouve dans le film de Godard *Week-End*. Sans voie d'accès, sans début ni fin, perdu et inutile, absurde, en même temps qu'architecturant un paysage vide qui manque à créer une relation entre un être et un autre, qui manque à relier deux points. Il est aussi désespéré que peuvent l'être des amants qui ne se comprennent pas. Il symbolise peut-être à lui seul tout le sens de l'œuvre de Godard. L'échec des relations humaines, l'échec des politiques, l'échec de la nostalgie, l'échec de l'homme, l'échec de la vie, même si son constant engagement laisserait penser le contraire. Et comme chez tous les grands cinéastes, ce lancinant et pertinent questionnement qui revient à chaque phrase : fiction ou réalité ? Comme si l'œuvre, comme la vie, ne pouvait que s'interroger sur son sens profond et la validité de ses récits.



Les escaliers de Greenaway aussi sont borgnes. Doublement borgnes. Les marches ne nous conduisent qu'à une fin, à un mur. Ils ne font pas le lien entre deux paliers, entre deux étages. Ils sont la métaphore sans doute d'un transit, d'une destination qui va au-delà de l'apparence, mais se proposent physiquement toujours comme des culs-de-sac dont la seule échappatoire pourrait être cette unique lucarne qui nous guette. Elle n'offre pourtant nulle ouverture. C'est un œil subjectif et contraignant qui nous force et nous emprisonne dans un cadrage où nous perdons la liberté de voir avec nos propres yeux. Fiction ou réalité ?

On le sait, Greenaway est le maître du cadrage. Il ne connaît pas les panoramiques, les travellings, les images en mouvement. Ou à peine. Il lui arrive de nous conduire dans une exposition, de nous prendre par la main comme un guide le fait d'un visiteur, passant d'un tableau à un autre, égrainant quelques notes de musique à la façon d'un Moussorgsky. C'est un maniaque. Il a fait du cinéma de la peinture. Chaque plan est un tableau. Et bientôt un tableau qui exige son cadre, qui soit autre qu'une bordure noire, qui soit autre que la toile contre laquelle on projette le film, voire la salle de cinéma. Un cadre qui signifie, qui dit, qui explose le récit jusqu'à schizophrénie. Ce ne sont plus des points de vue qui en renvoient à d'autres, des cadrages qui recadrent dans l'image une nouvelle vision, des fenêtres, des vitres d'automobile, des chambranles de porte, mais des juxtapositions, des décalages, des strates de récits multiples qui nous perdent et nous interrogent. L'impression peut-être de se sentir simultanément dans les corps en gigogne d'une Matriochka dont l'enfantement est sans cesse remis en abyme. On ne pense plus la narration de la même façon après avoir vu *A TV Dante*, ou *Prospero's Books*, ou encore *M is for Man, Music, Mozart*.

Il y a bien sûr beaucoup de parallèles entre les œuvres de Godard et de Greenaway. Ils sont des artistes de la mise en page, de la mise en mot, de la mise en musique. Ils déstructurent les récits pour les recomposer dans une nouvelle narration comme un kaléidoscope. L'explosion des conventions resserre autour d'elle une implosion qui est un acte de création. Jean-Luc fait du collage. Peter peint.

Aucun cinéaste n'a jamais su capter l'eau dans l'œil de sa caméra. Elle n'est qu'un décor, un élément du paysage, un arrière-fond sur lequel poser la partition des drames. Le lac ne regarde jamais l'objectif, il est sans âme, sans identité. Il n'est jamais le personnage central d'une histoire ni même un protagoniste. Seuls les peintres ont su sous la soie de leurs pinceaux lui donner vie et corps, le personnifier jusqu'à une réalité tangible qui nous fait croire pouvoir s'y noyer ou lui parler comme à un ami.

Godard ne fait pas parler le Léman. Il le filme comme une tapisserie, il manque là où il réussit avec les ponts et les voitures, ou avec les objets et les pensées de la vie quotidienne, de la société de consommation et des philosophies. Greenaway ne filme que l'eau réduite à un cadre limité, structuré, comme des bassins ou des piscines, des verres d'eau ou des baignoires. Le large lui fait peur, à moins de le scénariser, de le réinventer peut-être, de le travestir comme l'a fait Fellini dans *E la nave va*...

Les *Stairs* regardent rarement le lac. De l'un d'eux, on peut voir le phare de la jetée des Pâquis. D'un autre, le Goléron et l'architecture basse et ramassée des bâtiments des Bains. D'autres encore montrent le Jet d'eau ou la rambarde du Jardin anglais surplombant une tache bleue.

Deux escaliers ont manqué à l'exposition. Le premier point de vue qui devait, depuis le glacier du Rhône regarder vers Genève, et le dernier, tout au sud dans le delta du Rhône, qui devait regarder vers la mer. Entre les deux points de ce voyage dont le cordon ombilical était le fleuve, le regard découvrait la ville.

J'ai retrouvé par hasard dernièrement un escalier oublié. J'imagine qu'ils ont été beaucoup à avoir été détournés. Celui-là parlait du lac aussi. Les archéologues de l'Université de Genève l'avaient pris pour nous laisser découvrir en superposition, la reconstitution hypothétique de la cité lacustre du site palafitte du Plonjon, à quelques encablures du parc La Grange.

Partout où je regarde, les images comme les mots nous sont peut-être des œillères pour ne plus voir le monde comme il est.

Philippe Constantin

Pythagore, Diogène, Epictète et JLG

Je m'appelle Pythagore junior. Mon lointain aïeul, Pythagore senior était appelé prince de l'hypoténuse, c'est bien lui que vous avez connu sur les bancs de l'école. Il prétendait par son ascendance être le fils d'Hermès, patron des marchands et des voleurs, messager, etc., un dieu du cinéma en un mot, un précurseur lointain des frères Lumière.

SERGE ARNAULD

En effet Pythagore, qui se nommait Aethalidès au temps où il pouvait s'entretenir personnellement avec Hermès, « obtint de ce dernier qu'il lui accorde ce qu'il voudrait excepté l'immortalité. Il avait donc demandé de pouvoir conserver, aussi bien après sa mort que pendant sa vie, le souvenir des événements. Aussi, sa vie durant, se souvint-il de tout et garda-t-il après sa mort cette même faculté. Ce don de métempsychose lui permit de raconter comment s'était déroulée la migration de son âme, quels animaux et quels végétaux elle avait habités, quelles épreuves elle avait connues chez Hadès et tout ce que les autres âmes y endurent. »[1]

Vous reconnaissez que mon lointain aïeul est bien le père des images mobiles et immuables. Je vais maintenant vous exposer comment ce don s'est transmis jusqu'à aujourd'hui.

Je me dois de vous dire préalablement que, bien que mon aïeul fut un jour Euphorbe, un guerrier lors de la guerre de Troie, bien qu'il fut blessé par Ménélas, le roi de Sparte et l'époux d'Hélène, moi qui appartiens à sa descendance, conservant ses facultés, je suis devenu aujourd'hui un poisson assez commun dans le Léman. Je n'ai plus rien d'héroïque. Je nage entre Rolle et Genève plutôt rapidement du fait de mes performances lors d'antiques marathons aquatiques m'ayant permis de remporter de petites victoires, c'est tout.

Il me faut vous dire également que très jeune pendant cette vie j'ai découvert dans les profondeurs de ce lac un trésor. Des pièces d'or étaient répandues sur mon chemin. Ce ne sont pas tous les poissons du monde qui ont la chance de faire une telle découverte. J'ai compris que ces pièces d'or provenaient du commerce que devaient faire jadis, dans un sens et dans l'autre, les marchands de fromage venant des régions fribourgeoises et navigant jusqu'à Genève, la ville des foires. Un naufrage, un héritage... à qui appartenait maintenant ce bien, à qui le restituer ?

Mon état naturel me rendait plutôt libre, je viens de le dire, mais ces richesses me rendirent la vie moins aisée. J'étais perplexe, je me demandais s'il y avait quelque chose en dehors des eaux ; j'avais observé le vilain manège d'appâts venant de je ne sais où et qui faisaient disparaître soudainement mes voisins et amis.

A la hauteur de Rolle vivait en ce temps un réalisateur de films dont le nom se résume à trois initiales. Ce n'était pas un pêcheur amateur, c'était un nageur qui aimait regarder les poissons dans leur milieu. Ma curiosité fut piquée par l'intérêt qu'il portait au lac et l'envie de le connaître se fit pressante, j'ignore pourquoi. Par un attrait inhabituel, par l'inconnu que nous présente la providence, par un besoin étrange de montrer mon trésor, par hasard tout simplement. En vérité, je sais maintenant pourquoi. Je crois que ce trésor m'empêchait de m'éloigner trop longtemps de sa vue, il me fallait toujours revenir à lui, bref un lien nouveau s'imposait à moi.

Ce réalisateur de films qui avait personnellement connu Pythagore senior parce qu'il s'intéressait aux transformations des vivants dans leurs conditions – c'est ce que j'ai appris par lui lorsque nous nous sommes rencontrés pour nous parler – avait des besoins qui correspondaient à mes désirs.

Donne-moi une part de ton trésor, m'avait-il dit. Tu retrouveras ta liberté dans cet abandon. OK, avais-je volontiers répondu et je vais vous dire pourquoi. Parce que ce montreur d'images construites, ce révélateur des sons ambiants non filtrés avait trouvé lui aussi quelque chose lors de ses expéditions sous-marines.

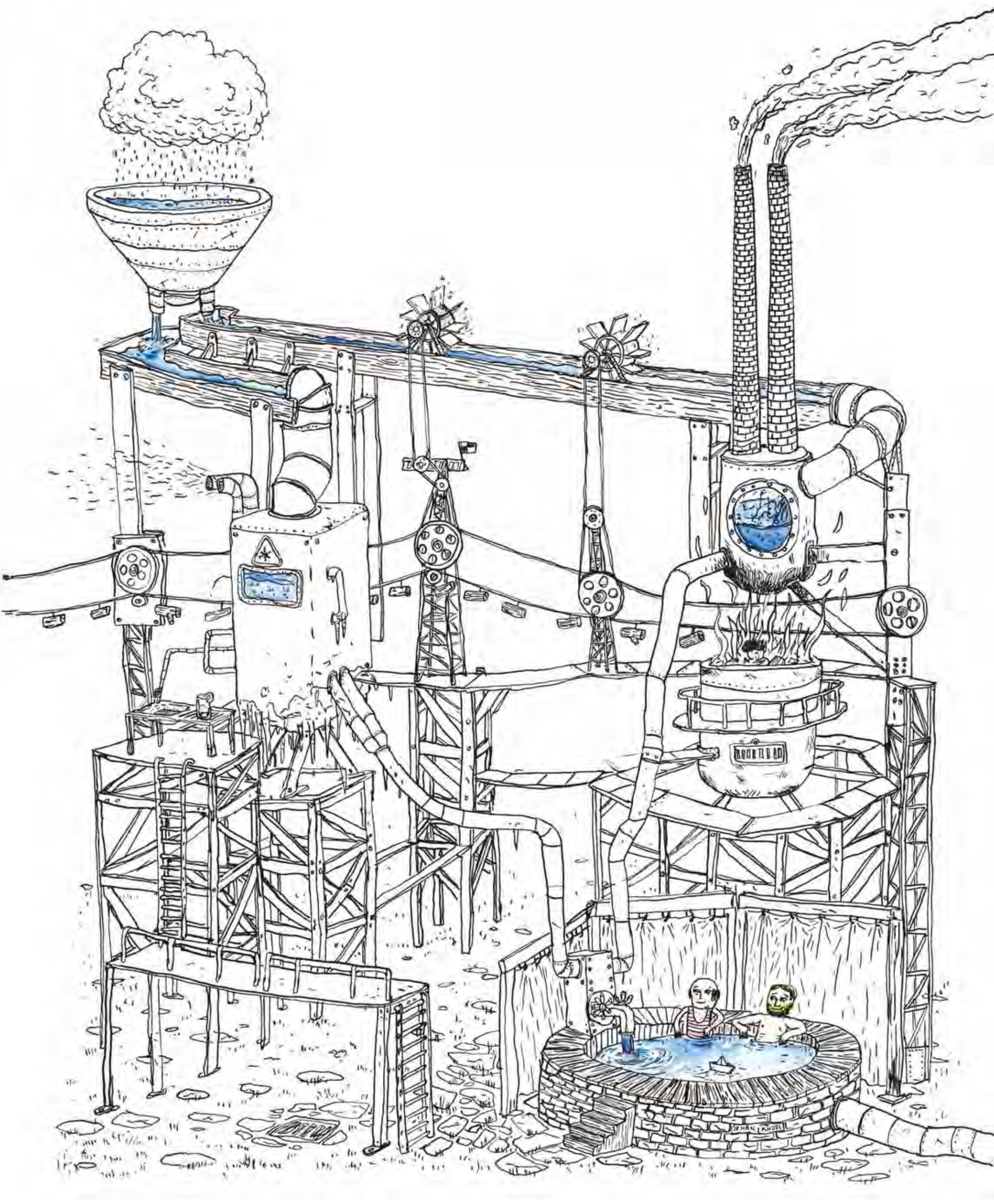
Au fond de l'eau, un vieux livre était conservé à l'abri sous un roc comme est gardée une mémoire par les dieux de l'endessous. Il avait trouvé ce bouquin et l'avait emporté. Son désir était non seulement de me le montrer mais de me le donner. C'était quelque chose d'immatériel et de très concret à la fois. En effet, un auteur né cinquante ans après Jésus-Christ avait écrit ce livre. C'était un esclave, il avait été chassé de sa patrie avec tous les philosophes bannis en ce temps parce que considérés comme fauteurs de troubles et ennemis de l'Etat. Il enseignait loin des siens, principalement par l'exemple, en vivant dans une indifférence et une indépendance qui frappaient les visiteurs.

J'étais un jour cet homme me dit-il, c'est moi qui écrivis ces *Entretiens* que tu as sous les yeux. Qu'ils te permettent d'aller hors de l'eau, hors de l'air, hors du feu et hors de la terre. Qu'ils nous lient dans le silence loin des éléments, près de nos cœurs, pour participer à un destin.

C'est ainsi que j'appris que ce réalisateur de films fut un jour libre comme Diogène, mais que son métier l'interrogeait contradictoirement sur sa condition ; c'est grâce à lui je fus appelé à entendre quelques notes de l'hymne *à la joie de se délier* en me délestant de mes biens qui n'étaient d'ailleurs pas les miens. Comment Diogène était-il libre, me demanderez-vous ? « Non qu'il fût issu de parents libres (car ils ne l'étaient pas) ; il était libre parce qu'il avait rejeté tout ce qui donne prise à l'esclavage ; il n'y avait pas moyen de s'approcher de lui ni d'endroit par où le prendre pour le réduire à l'esclavage. Il n'avait que des liens faciles à rompre, tout n'était qu'accroché à lui. Si on l'avait pris par ses biens, il les aurait lâchés plutôt que de se laisser emmener pour eux ; si on l'avait pris par la jambe ou le corps tout entier, il aurait lâché la jambe ou le corps, et de même ses proches, ses amis, sa patrie. Il savait d'où ils lui venaient, de qui et comment il les avait reçus. »[2]

Depuis ce temps, j'essaie de me comporter à l'imitation de ce philosophe qui m'a séduit ; je mendie devant les statues pour apprendre à vivre heureux dans le refus des biens matériels et des paroles chimériques.

[1] Diogène Laërce, *Vies* VIII, 4-5.
[2] Epictète, *Entretiens* IV, 151.



JEHAN KHODL

C'est chaud ? C'est froid ? Ni l'un ni l'autre car c'est parfaitement tempéré tel un recoin intimiste. En tous les cas, l'image de Jehan Khodl nous apporte une vision des Bains qui allie de fort jolie manière l'univers mécanique et l'émotion. L'illustration qu'il nous propose est d'une grande sensibilité et je gage que son talent sera remarqué d'ici peu.

Guy Mérat, directeur CFPAA

JOURNAL DES BAINS
numéro 8 · hiver 2012-2013

Les larmes du Léman

L'histoire n'est pas nouvelle. Bien au contraire. A l'instar du Léman, comme le conte la légende, la plupart des mers, des fleuves, des océans, des cours d'eau sont nés des larmes d'anges ou de divinités. Taaroa, en Polynésie par exemple, grand ordonnateur de l'Univers, Tiamat en Mésopotamie, ou encore Inti, le dieu soleil, pour le lac Titicaca.

PHILIPPE CONSTANTIN

Au troisième siècle, Mani, dans les pas de Zoroastre, fonda le manichéisme, religion d'une dualité bien marquée et que l'on retrouve, à l'identique des mythes fondateurs de l'eau, partout dans le monde. Bien sûr, jamais rien n'est aussi simple que cela. Bien, mal, lumière, ténèbres, bon, mauvais et autres contraires. L'homme préfère le gris, la pénombre, les milieux interlopes.

C'est une banale discussion sur une terrasse qui m'a amené à repenser à ces conceptions. Nous devisions avec une amie sur nos pleurs fréquents. Nous nous étions vite reconnus en cela. Nous n'avions pas la larme facile, celle-ci était omniprésente, persistante, sans raison apparente ni justification. Jusqu'à pleurer pour des choses que nous trouvions ridicules, qui étaient hors de nos intérêts, voire proches de ce que nous pouvions détester.

J'évoquais un but de football, une liesse populaire, un chœur d'enfants, un navet télévisé. Elle évoquait une lecture, un drame de la route, un monter de drapeau, un moineau écrasé au bord du trottoir.

C'étaient des torrents qui nous envahissaient, sans barrage, sans retenue. La seule évocation de ce sujet nous laissait sangloter d'une incontinence lacrymale gênante.

Un de nos amis partageait cet étrange moment d'une intimité ânonnant sans rien y comprendre, s'émerveillant et s'effrayant tout à la fois d'une pareille logorrhée larmoyante, digne de pleureuses du Levant.

Il nous confia ne jamais pleurer. Que cela lui paraissait inconcevable, irrecevable, et que nous devions faire partie d'une ethnie bien singulière sinon en voie de disparition. Ses dernières larmes véritables dataient d'une enfance dont il n'avait plus le souvenir ou, au mieux, s'inscrivaient aujourd'hui rarement dans ce qu'il est convenu d'appeler des moments conventionnels, quand les codes d'une société bien rôdée s'attendent à ce que cela se produise.

Le monde se divisait donc bien en deux parties distinctes et inconciliables. Le bien, le mal, l'ombre, la lumière, le bon, le mauvais, ceux qui pleurent et ceux qui ne pleurent pas. Il n'y a pas de larmes en demi-teintes, de larmes grises, de larmes interlopes.

Mais il faut aussi parler de la souffrance qu'elles engendrent. Ce n'est pas seulement qu'elles naissent de la douleur ou de la tristesse, ni même de la nostalgie, quand bien même cela se puisse. C'est un tsunami intérieur, un raz-de-marée incoercible et violent qui souffle l'être et son squelette pour le laisser nu, détruit, solitaire, comme un inutile Don Quichotte. On rêverait à ces instants de rejoindre l'île imaginaire de Sancho Pança, Barataria, dont le dota Cervantès dans son récit (souvenir peut-être de son bras amputé lors de la bataille de Lépante) où le roi béat, presque gargantuesque, ne connaît qu'un indicible bonheur aussi sec et aride que cette Espagne du centre, fournaise désertique, propice à tous les mirages.

Une sensibilité surréaliste qui fait mal. Au dehors, la souffrance est publique, handicapante. Même dans les salles obscures, il nous fallait mettre d'amples lunettes disproportionnées. La moindre soirée entre amis ou des séances de travail pouvaient nous faucher et se transformer en un calvaire que nous gravissions avec force mouchoirs ou manches de pull-over. Le regard des autres se posait sur nous avec une lueur d'interrogation incompréhensive, voire un certain malaise.

Pour nous défendre de ces sanglots, les cacher, le mieux nous semblait de rire, parfois de simuler une quinte de toux.

Je cherche le mécanisme, j'essaie de comprendre moi-même ce que je conçois bien être une incongruité pour les autres. Quel est ce spasme originel, ce serrement du cœur, de la poitrine, de l'estomac. Ce douloureux nouement de la gorge qui empêche de déglutir. Cette digue qui lâche sans prévenir et qui laisse passer un flot si soudain, si incontrôlable, brûlant, renforçant d'autant plus ces serrements et ces nouements que le barrage s'ouvre plus, jusqu'à ressentir un véritable effondrement de soi.

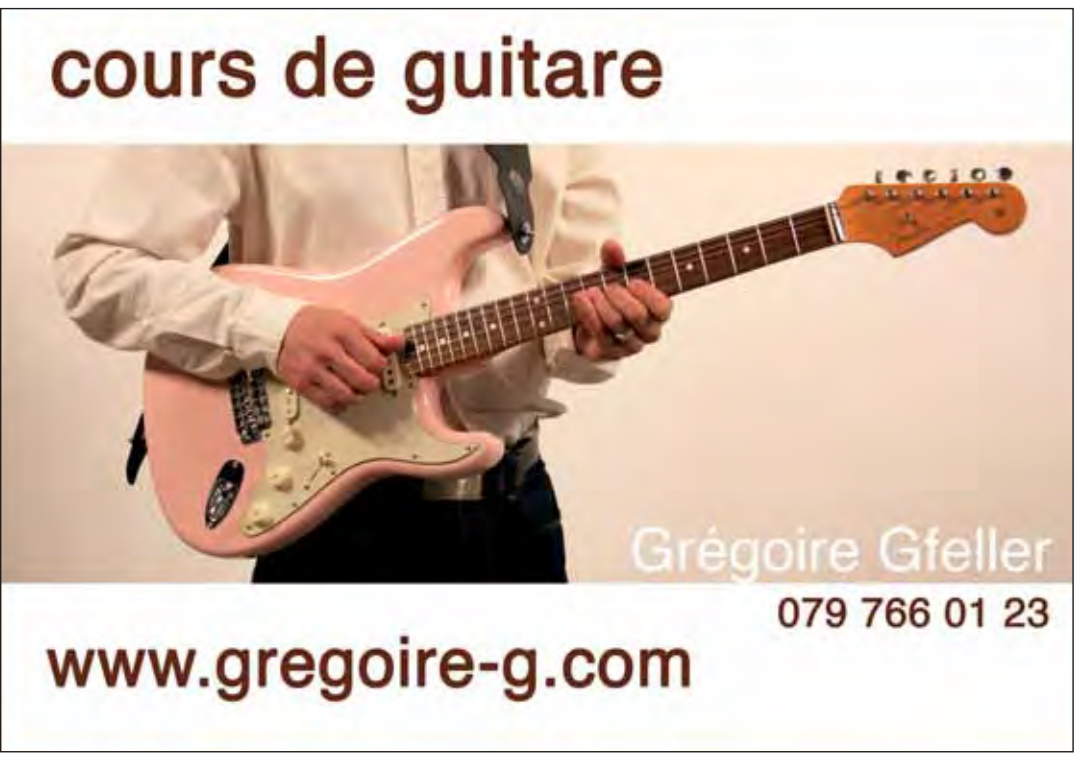
Il m'arrive de vouloir mâcher des tessons de verre ou de martyriser à coup de marteau mes tibias pour que tout cela cesse.

Quelle enfance nous a donc légué cela ?

Est-ce un coma, un traumatisme, une erreur de la nature, une tare génétique, une féminité exacerbée ? Je n'ose songer à cette fragilité qui m'habite et me construit. J'imagine mon cerveau et mes organes vitaux comme un château de cartes livré aux vents. Mon regard perpétuellement brouillé discerne mal ces défaillances de l'âme. Les larmes font un écran qui liquéfie la vision pour mieux noyer le monde et le garder déformé, inaccessible, fuyant. Je vois bien que l'univers entier baigne. Les architectures flottent, les paysages tanguent, les relations humaines restent intangibles. Sur l'arche de Noé, j'avance en tendant la main pour sauver tout ce qui surnage, mais mes doigts n'agrippent que le vide d'objets et de personnes qui disparaissent sous les flots.

Il y a dans les larmes une solitude irrationnelle.

Je me suis dit plus tard, pour me consoler, que nous étions peut-être les derniers anges ou les derniers dieux, et que nous aussi, nous donnions naissance à des fleuves et des lacs.



Collection Philippe Constantin

A nos rêves d'enfant

CHRISTINA ROSSI

Lorsque Benjamin monta finalement dans le tram ce soir-là, la ville de Genève goûtait avec délice à la douce fraîcheur d'un bain de lune. Bien malgré lui, la journée s'était prolongée d'un interminable souper en compagnie d'importants clients, toujours plus exigeants. Loin de rechigner à la tâche, il n'avait jamais compté les heures consacrées à la bonne santé de la banque qui l'employait depuis quatorze ans. Mais voilà, son quotidien aussi bien réglé que du papier à musique était fait d'habitudes et les voir dérangées l'ennuyait.

Après un bref regard au siège libre qu'il aimait à occuper chaque jour à l'aller comme au retour, il décida de rester debout en signe de protestation contre la nuit qui ne l'avait pas attendu. Les sourcils légèrement froncés, il observait son reflet dans les portes vitrées. C'est alors que, face à ce personnage à l'air contrarié, aux traits tirés et à l'impeccable costume bleu marine – celui du jeudi –, Benjamin réalisa que la vie avait fait de lui l'adulte qu'il s'était promis de ne jamais devenir.

Une foule d'interrogations se bousculèrent dans son esprit : à quel moment avait-il cessé d'être spontané ? de se réjouir de l'imprévu ? de regarder le temps passer sans en être prisonnier ?... Qu'était-il advenu de ses rêves d'enfant ?

Nostalgique, il se souvint alors de son grand-père, arrivant toujours à l'improviste pour l'entraîner dans d'incroyables quêtes peuplées de mythes et de légendes. Il avait 5 ans le jour où, sur le ton grave de la confidence, ce dernier lui avait révélé qu'en réalité le lac était peuplé de sirènes qui avaient fui l'agitation des océans pour jouir des eaux paisibles du Léman. Dès lors, ce secret avait occupé toute son enfance et les jours de beau temps, des heures durant, il sondait du regard les eaux claires, croyant parfois distinguer une ombre caractéristique, un bout de nageoire.

Pris d'une envie soudaine, Benjamin décida de descendre à la place du Molard : il était plus que temps de fouler à nouveau les rives du Léman ! Un sourire au coin des lèvres, il atteignit rapidement le Jardin anglais où l'on n'entendait que le bruissement des feuilles et le clapotis de l'eau, passa devant le *Bateau* en fête ce soir-là et se retrouva finalement au pied du Jet d'eau. Il le contempla avec ce regard à la fois surpris et émerveillé que portent les enfants sur le monde. D'être entouré de belles choses au quotidien on finit par en oublier qu'elles sont là, réalisa-t-il tandis qu'il avançait sur la jetée, déserte à cette heure-là.

Soudain, alors que le Jet d'eau s'éteignit pour la nuit, un éternuement brisa le silence tout neuf.

– Santé ! fit-il sans y penser.

– Merci... lui répondit une douce et timide voix féminine venue du lac.

Stupéfait, Benjamin fouilla du regard l'eau qui avait pris la couleur de la lune quand enfin il la vit. Elle était là, agrippée à l'une des énormes pierres qui bordaient la jetée : la femme la plus ravissante qui lui ai été donné de voir. Il se rapprocha doucement du bord, s'apprêtant à aider la belle nageuse à sortir de l'eau quand il perçut, sortant de l'eau derrière elle, une nageoire, attachée à une longue queue de poisson recouverte d'écailles émeraude.

– Mais... vous êtes une sirène ! s'exclama-t-il un peu fort, n'en croyant pas ses yeux.

– Il semblerait oui..., fit-elle, gênée. D'ailleurs, il faut que je rentre chez moi. Donc si vous pouviez...

– Oui évidemment, je vais vous laisser.

– Merci...

– Non, merci à vous ! Vraiment !

Sur ce, il tourna le dos à son rêve éveillé et s'en alla, heureux d'avoir retrouvé son âme et ses rêves d'enfant.

La sirène

La fête costumée battait son plein sur *Le Bateau* et si tout le monde semblait s'amuser, Océane, dépitée, se dit qu'il était temps de rentrer. Après avoir salué ses amis, périlleusement descendu les escaliers, manquant plus d'une fois de se prendre les pieds dans les longues nageoires du déguisement de sirène qu'elle avait choisi, elle atteint la terre ferme, saine et sauve. Quelle idée ridicule ce costume ! Et dire que je me suis garée près du Jet d'eau, se souvint-elle en soupirant.

Elle parvint tant bien que mal à la jetée, d'où elle apercevait déjà sa petite voiture bleu marine. Comme pour faire passer plus vite les quelques mètres qui l'en séparait, elle entreprit, son châle coincé sous un bras et son sac en équilibre sur l'autre, de chercher ses clefs. Presque aussitôt, son pashmina fut emporté par le vent. Evidemment ! pensa-t-elle, amusée. Elle le pourchassa en vain, jusqu'à ce qu'il aille se poser doucement sur une des grosses pierres qui bordaient la jetée. Résignée, elle ôta ses chaussures qu'elle déposa avec son sac dans l'ombre d'une marche, à l'abri des regards. Prudemment, elle passa d'une pierre à l'autre jusqu'à celle qui avait retenu son précieux bien.

Très fière d'elle-même, alors qu'Océane se pencha un peu trop rapidement pour saisir le châle, elle sentit son costume se déchirer de ses hanches à ses pieds, la laissant plus que dénudée. Oh non, non..., se lamenta-t-elle. Il ne manquerait plus que quelqu'un arrive là ! C'est à cet instant précis qu'un homme s'engagea sur la jetée. Sans réfléchir plus avant, elle plongea dans l'eau froide. Sa queue de sirène en lambeaux flottant derrière elle, Océane se cacha du mieux qu'elle put derrière une énorme pierre. Parfait, le Jet vient de s'éteindre, il ne devrait pas tarder maintenant, se dit-elle juste avant d'éternuer.

– Santé ! fit l'inconnu.

– Merci, répondit-elle sans y penser. Et zut !

L'homme la repéra rapidement et s'approcha du bord.

– Mais... vous êtes une sirène !

– Il semblerait oui... fit-elle, gênée par l'ironie de son charmant interlocuteur. D'ailleurs, il faut que je rentre chez moi. Donc si vous pouviez... commença-t-elle, résolue à demander finalement un peu d'aide.

– Oui évidemment, je vais vous laisser.

– Merci... fit-elle perplexe.

– Non, merci à vous ! Vraiment ! acheva-t-il en s'en allant, un immense sourire aux lèvres.

C'est décidé, la prochaine fois qu'on me propose une soirée costumée, je reste chez moi.

Vous n'aurez pas mon ADN

Car c'est juste une évanescente spirale, sombre-orange & violette, turquoise & or dans les satins étincelants au noir profond du beau grand vide qui danse dense ; juste une échelle tournante qui sur elle-même aléatoirement en moi comme en chacun de nous se visse et se dévisse ; tournevis du trou d'être qu'on a dedans ; juste une pelure de mandarine libellulée pico bello au si tranchant opinel qui chantourne en lanières parfaites jusqu'à la peau grenue des pommes puisque que chaque matin tendrement à la verte & blonde huile d'olive au fin fond de mes poches à la pierre tire-tôle comme un Gitan joyeux, je l'affûte & l'aiguise, jusqu'aux frontières sans nom, mon opinel. Lui mon couteau, mon tranche-lard & qui opine & qui s'obstine à la saveur têtue, au parfum échevelé du monde.

JEAN FIRMANN

Non vous n'aurez pas mon ADN car c'est au délié de la nuque, car c'est au centre du front (comme chez l'éléphant, comme chez le rhinocéros) juste un fugace vertige, un fieffé tournoiement du dedans, une de ces pirouettes que font en rêve les incontrôlables acrobates toujours renouvelés du ciel, une de ces humbles et magistrales choses que tous les veaux mort-nés, que tous les succubes enfilés de facebook ignorent, une sonnée longtemps tenue de saxophone ; une bourdée libre de dindon ; une descente, une remontée de piano en apnée juste là en haute rivière – lit poudré d'or pâle, lit sablé sombre de granit – juste là où nagent nues (en plein monde, si loin du monde) dans des bulles fracassées de cascade libre les truites ; une jutée pure – note longue, longue – de lombric, un alambic à être, une harpe sonnant ses cordes hautes & neuves par la terre qui tourne, boule en l'univers.

Juste un éclair, un baiser de couleur inscrit lèvre à lèvre au bleu du ciel gercé blanchâtre (ah les vacances au sud puantes et si faciles des conquistadors à quatre rondelles, des grattent petits sous du ciel, des universal potatoes, des profiteroles, des plus communs goujats dénominateurs, easy en l'air à bon marché qui se jettent dans la société, dans la satiété) des holocaustes du bleu du ciel à low cost, cicatrices jamais fermées à la peau du haut bleu qui bouge ; balafres par dessus nos têtes maudites des avions, – je te le dis en pleurant, mon bel amour, ma visible, ma touchante, ma profonde.

Ah l'ADN ! cet hélicoptère qui spirale des pales, qui tournicote cruel en pleine peau de vivre & adéhenne au ciel, comme ce très fameux cinéaste (puisque tu désires en ces colonnes qu'objectif & zoomant si possible, je raconte une authentique histoire de cinéma) qui, un matin sacrément foutu de beauté tendre, lors même qu'il avait passionnément convoqué dès l'aube toute l'équipe du tournage, faute de présence inventive, faute d'inspiration et ne pouvant avec quiconque partager sa vertigineuse détresse, se jeta ce matin-même que la vierge Marie qu'on salue partout sur la terre & sous les toits dormait encore, quai Wilson tout habillé à deux encablures, à quelques impostures à peine des Bains des Pâquis (ah marais où paissent & broutent les carpes de la vieille langue) oui, se jeta tout habillé dans les eaux froides et si peu poissonneuses du Léman. Comme il avait échafaudé cette manigance dès avant l'aube, pissant mythique en son lavabo tel un Pierrot Belmondo et se brossant face au miroir un peu les dents, la langue et les gencives, il s'en ressortit sans peine et tout trempé en sa ruisselante beige gabardine, s'excusant informa l'équipe du tournage que c'en était fini pour aujourd'hui mais que chacun rubis sur l'ongle aurait sa solde. « Pas d'souci » pensèrent à haute voix et *au niveau de la technologie*, les pratiquants du patois vide & convenu d'aujourd'hui que sacrément, un à un, je répudie & méprise. Et qu'il fallait, dit-il encore, que le peuple pelliculaire illico d'ici s'en aille. Pire que mouillé grand cinéaste en belge gabardine, rien à cirer & en petite voiture vers Rolle s'en retourna.

Je m'en allai moi-même humble chroniqueur des mousses infimes et des tapis spongieux par les forêts élastiques & mystérieuses où chatouille la brindille, où distille sa toile si belle à contre-jour l'araignée. A Autafond sur la colline. J'y rencontrai trois chanterelles dont l'automne avait sauvagement ravagé la dentelle ; une salamandre, à chaudes larmes jaunes sur le dos, et qui rentrait à pied chez elle ayant oublié chez un crapaud divin son manchon d'hermine et son plus jeune parapluie. J'y rencontrai *cloués nus aux poteaux de couleurs* deux panneaux rouge & blanc interdisant plus avant la route à toutes gens venus des villes ainsi qu'à tout personnel non forestier. Tu n'iras pas plus loin. Ici commence immense la forêt. Communale. Le soir montait soufflant ses buées bleues sur les lisières. Les oiseaux gagnaient leurs lits de feuilles et de branches, leurs chaumières de plein vent. Entendant soudain chanter & glousser d'aise sous l'effrontée superbe des grands hêtres, à l'orée du bois, à l'heure du loup, j'avançai à pas d'homme et je vis alors entre champs & bois s'accoupler puissamment deux baignoires jetées là, juste au-dessus d'Autafond dans la forêt par des hommes et par leurs femmes. Qui s'y étaient baignés. Ici ne les remplissent d'eau plus que les nuées. Ne s'y baignent plus qu'algues folles, plus que limaces, plus que tritons, plus que mousses & colimaçons. Plus que méduses translucides au mucus qui file. Nulle vache, nul bœuf, nul âne, nul petit jésus n'y viendront boire. Car à l'énergie solaire juste à côté, ils sont électrifiés *durablement*, les rubans vieux rose de la clôture. Qui s'y frotte s'y pique. A dit d'ailleurs saint Dominique.

LES CRÉATIVES
FESTIVAL ONEX

21 - 24
NOV. 2012
CONCERTS & CINEMA

BRIGITTE
SALLIE FORD & THE SOUND OUTSIDE
GRACE / NADÉAH
MAI LAN / ILENE BARNES
BILLIE / NDIDI O / ANNA KAENZIG
PONY DEL SOL / LUDIANE PIVOINE / CARLA PIRES
LINAH ROCIO / JUDY BIRDLAND / HELIUM / KAE SEA / MAFÉ / ISA

www.lescreatives-onex.ch

onex Ville de progrès
lémanbleu · Tribune de Genève · one fm · Avec le soutien de la Loterie Romande · MIGROS pour-cent culturel · fnac

SAISON 2012-2013
SPECTACLES ONÉSIENS
25 ANS DE SUCCÈS

me 7 et je 8 novembre
humour
SERGE PAPAGALLI

MIGROS pour-cent culturel
je 6 décembre
chant tzigane
ESMA REDŽEPOVA

MIGROS pour-cent culturel
du 11 au 13 décembre
PIANO SEVEN + GUESTS

Renseignements et programme complet : tous les après-midi
T. 022 879 59 99 Billets: Spectacles Onésiens, Service culturel Migros Genève, Stand Info Balexert, Migros Nyon-La Combe et en ligne sur www.spectaclesonesiens.ch
Organisation: Spectacles Onésiens, Ville d'Onex
onex Ville de progrès · lémanbleu · Tribune de Genève

ORDINATEURS DÈS CHF 150.--

ORDINATEURS RECYCLÉS ET RECONFIGURÉS, GARANTIS UN AN
ECRAN PLAT, CLAVIER, SOURIS INCLUS

Achetez durable et solidaire !

www.realise.ch
8 rue Viguet 1227 Les Acacias
022 308 60 10 serviceinfo@realise.ch
réalise entreprise d'insertion

www.bainsdespaquis.ch

DANS SES RÊVES,
SON PAPA NE DEVAIT
PAS MOURIR.

orphelin.ch

UNE COUVERTURE
DÉCÈS - INVALIDITÉ
DÈS 4 CHF/MOIS

1872
FSMO
FONDATION SANS BUT LUCRATIF

Copenhague : les Bains de Kastrup

Kastrup Søbad. Une coquille spiraloïde plantée sur pilotis dans la mer Baltique. Une sorte de plateforme off-shore tout en bois accessible depuis la côte par un ponton d'une centaine de mètres. (Tiens, c'est combien la jetée des Pâquis ?)

CHRISTOPHE BEUSCH

La palissade en trois quarts de cercle enserre une portion de mer entre la côte danoise et la côte suédoise. Nous sommes dans la périphérie de Copenhague, sur la presqu'île d'Amager. Les Bains de Kastrup se rejoignent depuis le centre en une petite demi-heure en traversant quelques quartiers, puis en sinuant à vélo entre les dunes herbeuses d'un bord de mer libre de constructions. Un vaste paysage mi-nature, mi-portuaire. En face : un alignement d'éoliennes. Plus loin la côte suédoise.

Un spot dans la vastitude maritime. Magnifique ! On est projeté du monde encore terrien de la plage pour une aventure en

équilibre au milieu des flots. Dédié au délassement aquatique, les Bains de Kastrup sont aussi un biotope humain très joliment pensé et construit : un long banc pour voir la plage latéralement accompagne la jetée, des bancs et des tables pour se restaurer le long du promenoir circulaire, des gradins où l'on prend le soleil abrité quelque peu de la brise, une série de plateformes hautes donnant sur une batterie de plongeoirs à l'extrémité de la coquille. Sous les plateformes, un vestiaire, des WC, la cabine du gardien de bain.

L'architecture a subtilement prévu toutes les formes de mise à l'eau. Un « faux ponton », jouxtant le vrai, s'enfonce graduellement dans la mer en se chargeant d'algues. Le vrai, lui, finit au centre du cercle des Bains en prenant la forme d'une langue avide de jeter les plongeurs à l'eau. Il y a des accès plus classiques aussi, avec des avancées en bois et des échelles conduisant à l'eau. L'ensemble forme une scénographie exquise de la baignade et des sensations qui l'accompagnent : le clapotis de l'eau, le jeu des ombres et des lumières, l'ajourement de la palissade qui permet de vérifier l'horizontalité de la mer et l'élévation des plateformes pour voir un horizon un peu plus lointain.

Ce 14 août, l'eau est à 19°C et, comme partout au Danemark, un souffle de vent continu, avec à peine quelques variations. Pourtant, les petits s'ébattent dans l'eau, les grands passent des heures à discuter en maillot de bain ou à bronzer. Légère adaptation du métabolisme : mangez des harengs, des sandwichs et des toasts abondamment garnis de mayonnaise ! Une petite couverture peut faire l'appoint quand un nuage passe devant le soleil ou que la brise forcit quelque peu.

Attention ! Si vous êtes un homme (au rasage imparfait et à l'allure nonchalante), que vous prenez des photographies, et que dans votre cadrage batifolent des enfants, il se peut que, dans la quiétude nordique, des cris féminins vous signifient que la prise de vue de leurs enfants n'est pas souhaitée. Je serai donc gré au lecteur d'apprécier les vues ci-contre prises au risque d'entacher mes mâles inclinations d'absurdes soupçons de pédophilie !

Kastrup Søbad, White Architects, 2004
Photographies Christophe Beusch

La dame en noir du quai du Mont-Blanc

Petite fille, elle alla s'asseoir au bord de la route dans l'espoir qu'on l'enlèverait. Des forains la ramenèrent au château. Enfermée dans une tour, elle retint son souffle, sa tête prit feu. Adulte, elle cessa de manger. Elle fit des poésies et voyagea infatigablement.

JEAN-LUC BABEL

Que faire?

Les assassins ont leur bonne étoile. Celle-ci, dans le carnet mondain, invitait à sauter au bas de la page. Une note y dévoilait l'identité d'une grande dame séjournant sous un faux nom à l'hôtel Beau-Rivage : Elisabeth, impératrice d'Autriche. Luigi Luccheni referma le journal, sortit de la gare avec ses démons, fila jusqu'au lac en évitant de marcher sur les fentes des trottoirs. S'adossant à un arbre pour faire le plein d'énergie, il respira à fond. Les grenouilles qui chantaient dans son ventre se turent. L'arbre le pénétrait.

L'homme aux songes

La nuit précédente, un vent humide et chaud avait déposé sur les feuilles des éclaboussures de Sahara. Chaque goutte de pluie recélait une microscopique rose des sables. Luccheni déchiffrait. Il voyait des caravanes, une oasis où coulait le miel, l'eau et le lait. Une humanité libre, égalitaire et nue dansait en acclamant le soleil et dormait dans des hamacs, entre deux dattiers. Des grappes sucrées frôlaient les lèvres. « Les maîtres du monde cachent ces évidences, ils les gardent pour eux ou les reproduisent mécaniquement dans leurs châteaux en Bavière. » Ainsi pensait le petit homme.

O Lac, suspend ton vol !

Abondante circulation sur le pont à cette heure de pointe. Le Léman était à toute extrémité et près de perdre son nom pour se changer en fleuve, métamorphose inconditionnelle s'il désirait voir du pays. Au loin (pas si loin) étincelait le Mont-Blanc, semblable à un gros iceberg débonnaire. Sur l'eau passaient les cygnes, les barques des pêcheurs, les barges des carriers et les bateaux à aubes (retenez ce mot prometteur).

L'air du crime

Quelques-uns de ces placides bateaux à roues de moulin naviguent encore, pareils à ceux du Mississippi qui inspirèrent à Mister Colt, sentimental et romantique, l'idée du barillet rotatif cher à André Breton. Certains, tout aussi poètes, prônent le couteau, jugé plus discret. En cette année 1898, Jack l'Eventreur touche des rentes et revoit ses victimes chaque fois qu'il découpe la dinde en famille.

Le prophète

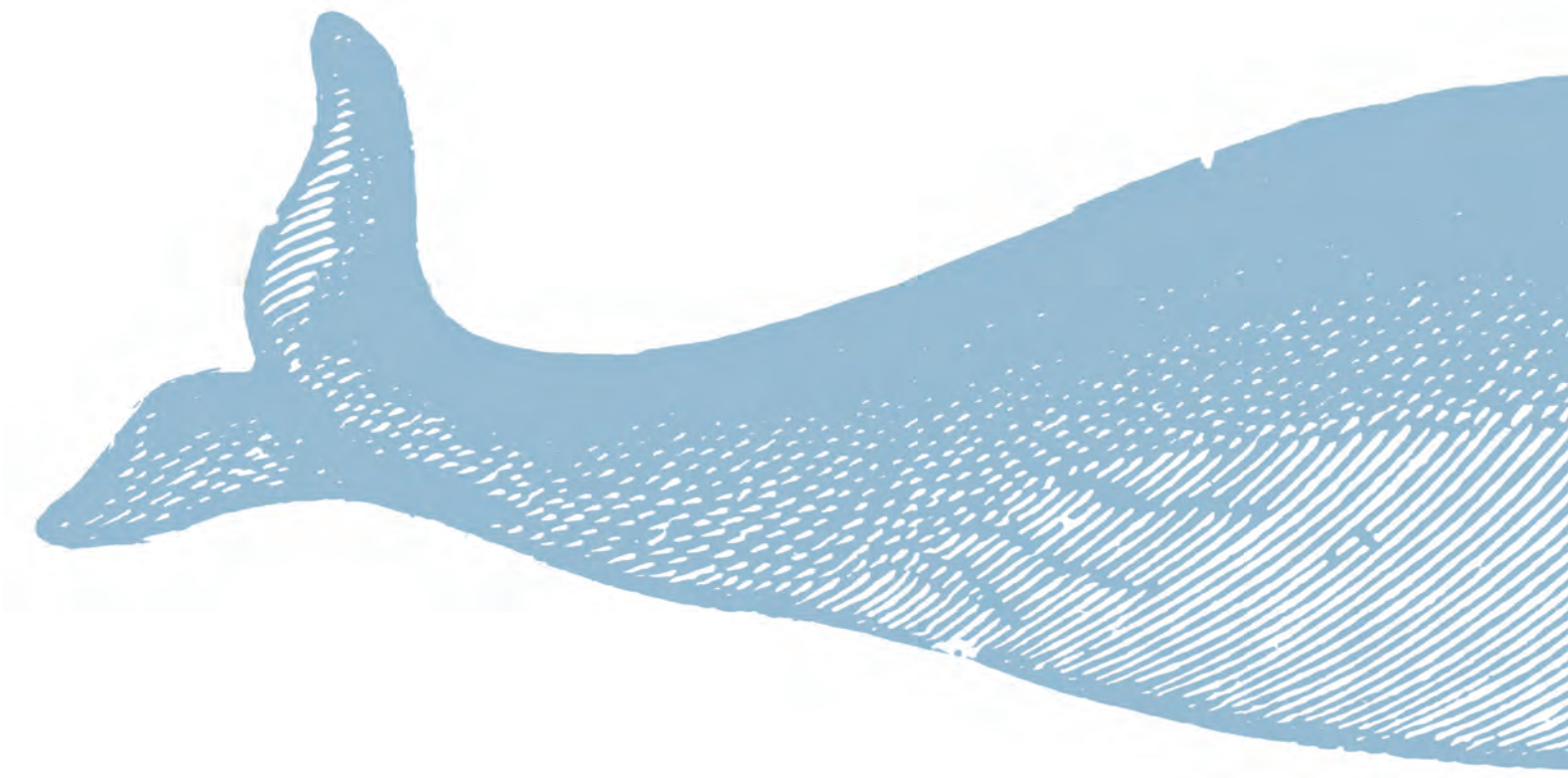
Les Pâquis, le 10 septembre. Parfois le bruit de la ville s'arrête. Il y a un blanc. Un ange passe. Un tueur naît. L'errante Elisabeth va prendre le bateau pour Montreux. Luccheni a ses outils sur lui. Il plonge une queue-de-rat dans le cœur impérial, le cœur prodigieux. Serrurier comme d'autres sont rois, il ouvre la porte du vingtième siècle. Et voilà le travail. Ne restait qu'à attendre les répliques (au sens du tremblement de terre) de son geste impeccable. Vingt ans plus tard, quatre empires étaient morts.

Le triomphe

On ignore si, à défaut de mots, ils échangèrent un regard de connivence. Une chose demeure : ces deux flamboyants étaient faits pour s'entendre. Le premier lion du quai vous le dira. L'eau coula sous le pont. L'automne rangea les craies dans leur boîte, en suivant l'ordre de l'arc-en-ciel.

Images tirées d'un court-métrage réalisé en marge de l'exposition *Stairs* de Peter Greenaway (Genève, 1994)

A Piogre et à diot (suite)



PHILIPPE CONSTANTIN

Son naviot échoué aux Pâquis, tout comme son beaupré s'était perdu dans une fouine de tapineuse, il avait dû songer se reconvertir. L'avait donc fini par vendre sa barcasse, couché dans l'caniveau, pour trois chèvres et une paire de vaches, avant que d'aller planter ses arpions avec sa vieille sur les Alpes. Une bisse lui rappelait l'élément et toute la vallée ouverte sur la grande baille. Mais le vert ondoyait plus que le bleu. La pâture noyait le lac.

Le premier soir au pieu avec sa grosse, la situation s'était encalminée derechef une petite seconde, avant que la tempête explose. Son braquemart bien main, l'avait voulu le mettre sous le groin de sa mégère qu'avait encore le nez fin. Un de ces grains plus océanique que lacustre avait roulé dans sa gorge, démâtant du même coup sa gaule trop tendue.

Putain de diò, t'es parfumé le sguègue ou quoi, qu'elle avait dit ?

Lui qui se lavait une fois l'an n'y comprenait pouic, surtout pas qu'il avait ramené dans la latine de son calbut une senteur de patchouli de Prisunic que lui avait légué la courtisane.

Fous le camp qu'elle avait hurlé la rosse, putain de diò, si tu crois que je vais te biberonner ton flacon de n° 5, tu t'mets l'doigt dans l'œil. Retourne à tes putains et tes vairons.

Après ct'avoinée, s'était donc adabé sans même dire adiô, comme si s'était avalé la queue d'un chat. Pas tout à fait la branlée qu'il avait espéré. Dedans, la bartavelle avait cessé séance tenante de bazotter pour pleurer seule dans sa tôle, à se gratter les greubes, tandis que lui, droit dans son pré, prétendait faire le beau à la lune, pissant son désarroi vers le noir du lac.

Voilà-t-y pas qu'elle faisait son cinéma comme on disait à la ville. A lui qu'avait tout sacrifié et qu'on pouvait pas dire être un pisse peu. Les temps changeaient. Pire encore, le parlant prenait le dessus. Il aurait pu la supporter muette comme une carpe, tamisée par la flamme d'une lanterne magique. Mais c'était un vrai gramophone, avec son gueulard en forme de cornet qui vous esgourdissait les portugaises. Une vraie figure de marionnette fasciste comme on voyait aux actualités, avant le film.

S'alla finalement au cacati avec vue sur la baille, la grande gouille, tout bas, dré dans l'pentu, pensant de sa femme : « Ça qu'est une coffa féne », une sacrée salope, sans ruminer un instant sa propre goujaterie.

L'cagoince, c'était ses îles ; il avait cependant l'impression d'avoir encore la catolle au cul que ça l'démangeait d'emmerdeler toute la vallée. Il lui foutrait un nio sous les draps pour qu'elle couve en silence, le clapet en berme. Foutre, y avait perdu sa barcasse, sa pêche et s'était juste dégourdi l'mandrin avec une tonkinoise dans un claque. Pas de quoi en faire du foin ni bouffer la queue d'un âne.

C'était-t-y l'moment d'grailler ? A plus jouer de la godille, l'avait l'impression d'venir un vrai beignet, gras comme une tanche. Mais c'était pas l'moment pour sûr d'interpeller la mégère. Elle le virerait d'un coup de ses tapes à fumier dans le cul jusqu'à la Saint-Glinglin. Mieux valait à ct'heure pas trop chercher à tâter le cul des poules.

La vallée devenait un parcours de golf pour tous les monchus, les jacobins, les touristes d'la capitale et les angliches. Se rêva donc un moment en restaurateur gastronome, tenant une baraque à frites sur une rapine, avec une grande poêle de gras où laisser goger ses diots. Y voyait même pas que dans son rêve il marchait sur un tapis de girolles et cèpes, qu'en bas, dans la grande Babylone calviniste, si on ose dire ainsi, chez les ouins-ouins, les pique-meurons, il en aurait retiré mieux que les nouilles de la mère Lustucru ou ces foutus crozets au jus d'ortie.

L'appel du large était trop fort. S'était foutu même dans la mélasse. Un vrai brou de noix. L'avait encore sa cabane sur le lac. Quatre planches de bois et trois clous qui baignaient dans un clapot de mazout et où il écorchait ses perches. Crénom de diò. Qu'avait-il pensé ? Quitter la baille, vendre pour une ritournelle son sabot et ses filets, et tout ça pour crevoter avec une barboteuse sur des cimes sans nom. Merde pensa-t-il. Il n'allait faire le pagu sur une foutue combe jusqu'à la fin de ses jours.

Lui fallait maintenant sauter sur ses lattes, neige ou pas. Que la grosse reste à l'écurie après tout. L'allait pas se rabobiner avec une telle roturière après ct'affront.

Il était tant gris qu'y décida de faire un petit clopet, les fesses toujours coincées sur le pichet des cagoinces, le bleu de l'œil perdu dans la nuit. C'était y donc là qu'il allait se noyer, dans cette fosse à merde ? Y tanguait seul, comme un cacagnolet, l'impression d'être assis sur une botte-à-cul, la boille de son ventre comme une citrouille qui le tirait vers le bas.

Une brise marine (une flatulence de Guignolet en vérité) le désembruma. Il repensa à ses cales emplies de farfalées de vengerons et d'ablettes et qu'il porterait à l'usine de perles, là où l'on faisait de la raclure d'écailles des colliers pour les bourgeoises.

Restait à récupérer sa barcasse et sa virginité. Il allait aller droit aux Pâquis dans ce claque à tapin où cette morue de gueuse, cette racoleuse de bas étage l'avait saoulé et volé de sa pêche. L'allait lui dire ses quatre vérités entre quatre-z-yeux. Lui rendrait ce qu'elle lui avait donné. Une trique d'enfer et un jet jaunâtre de chique trop vite venu. Quatre secondes, putain de diò, dira-t-il, pour me faire vider la bourse et le gousset. Récupérait donc ensuite son bien. Foutre, quelques verres d'absinthe et une pluie de thunes que même la Julie n'aurait osé rêver.

Remuni de ses avoirs, il traquerait le patron pêcheur, ce gigolo de la perchette, ce godelureau à tête d'écrevisse à pattes bleues, pour lui reprendre son naviot à bon compte.

Finie la montagne. Demain, sur un lac d'huile, il lèverait ses voiles sur un paysage d'Hodler.

Mais voilà, pour l'heure, sa vieille, revenue de ses hystéries geignardes à la pompe-moi-le-nœud, reniflait dehors sa morve en une génuflexion molle. Elle l'absolvait et le priait tout à la fois, ruminant sa tristesse comme on ronfle devant un morceau de gouda, de revenir aux pénates se réchauffer dans le giron de ses mamelles de mère Ubu et renifler ses panties caca d'oie, autrefois couleur nacre, si larges qu'on y aurait langé des quintuplés. « Foutre dieu », pensa-t-il, un rien nostalgique à l'évocation de ces sous-vêtements bovins, « j'pourrai bien y tailler des voiles dans ses slibards ».

Aussi se laissa-t-il mollement convaincre, comme si elle seule était coupable de tout, de revenir vers le chalet. Le poêle à bois fumait, renâclant une suie noire de cochon. Tout en bas, loin vers les lumières de Thonon et d'Evian, il distinguait les reflets de l'eau sur la lune et la montagne noyée dans le lac.

La recette familiale du cygne farci

« Con à manger du cygne ». Telle était une expression en vogue dans le parler des riverains du Léman autour des années 1900. Quelle formule savoureuse !

JÉRÔME ESTÈBE

Nos aïeux savaient décidément s'exprimer avec une faconde joliment imagée. Car il est vrai qu'il faut manquer de jugeote pour croquer un cygne. C'est là un animal antipathique, vicelard et malfaisant, qui chante très mal (malgré une réputation usurpée) et se croit tout permis. Il a ce cou stupide et le regard torve ; des manières répugnantes (qui s'est déjà assis sur une énorme crotte de cygne sait de quoi on parle) et cette manière horripilante de glisser sur l'eau comme un zombie content de lui.

Top Slurp

L'être humain mange d'ordinaire des bêtes joviales et mignonnes, comme le cochon, la caille et la grenouille. Il faudrait donc être, en effet, con pour manger du cygne.

Pourtant, c'est arrivé. Au Moyen Age, il n'était pas rare que l'oiseau se retrouve sur la table des puissants, après un long rôtissage et un furieux massage aux épices. Plus près de nous (mon Dieu), Alexandre Dumas évoque un pâté de cygne, spécialité oubliée d'un bled normand, dont il ne fait pas grand cas.

Fallait donc que le Dr Slurp s'en mêle, même s'il abhorre cette crapule à plume. Voilà la recette familiale du cygne farci.

1. Nuitamment, étranglez un cygne endormi sur le rivage.

2. Plumez-le (gardez les plumes, elles pourront servir à se déguiser). Pratiquez une incision au niveau de l'abdomen, par laquelle vous viderez et désosserez l'animal. C'est pas facile. Mais bon.

3. Remplissez la baignoire d'un vieux bordeaux très cher, Petrus 1961 par exemple. D'aucuns préfèrent le Sassicaia, ce qui donne un côté méditerranéen à la recette. Et plongez-y le cygne. Laissez mariner six semaines.

4. Pendant ce temps, préparez la farce. Prévoyez large. Hachez des truffes du Périgord et des œufs d'esturgeon. A défaut, utilisez des œufs de poule.

François Boucher, Leda et le cygne (DR)

5. Le jour même, sortez le cygne de la baignoire. Il doit avoir une jolie couleur bleue et un parfum intense. Essorez-le soigneusement et farcissez-le. Recousez.

6. Mettez un bouquet de romarin dans le bec de l'oiseau (pour la déco), découpez, et servez cru, en toute simplicité, avec des tagliatelles en garniture.

Miam, miam, non ?

http://jeromeestebe.blog.tdg.ch

Dormir

Baptiste

Méditation

Stéphanie

Vent

Franck

Liberté

Aurora

Pique double

Johnny

Bien-être

Adriana

FAUSTO PLUCHINOTTA

Aube musicale en animation

Cinq minutes de rêve, six mois de boulot au bas mot. Mauro Carraro travaille à la réalisation d'un court-métrage qui portera au loin la poésie du spectacle de l'aube aux Bains.

Il est six heures du matin, un jour d'été. L'artiste boit tout ce qu'il voit. Il n'en perd pas une goutte. « Quand tu assistes à une aube musicale, tu es déjà dans un film » raconte volontiers Mauro. « Toutes les images qui sont sous tes yeux, tous les sons que tu entends se transforment en dessin animé. Tout est là, dans la réalité. Avec ces baigneurs qui traversent un reflet de soleil dans l'eau et qui semblent illuminés par des gouttes dorées. Ces oiseaux sur les balises. Les vibrations de l'eau autour des pilotis en béton. La lente progression du soleil. Après, il faut savoir raconter. » Et dessiner !

L'idée du court-métrage est de mettre en scène le réveil de la rade accompagné par les notes d'un musicien jouant les pieds dans l'eau. Il y a de la contemplation dans l'air, du simple bonheur d'être là, près ou dans l'eau, avec les oiseaux et quelques humains, pour prendre le temps d'apprécier le nouveau jour qui se lève.

« J'ai été fasciné par ce spectacle. J'ai eu envie de faire honneur à ce lieu qui m'apporte tant de choses en réalisant ce film d'animation. » Il écrit alors le storyboard. « Tu poses sur le papier les images et les évocations qui sont dans ta tête. Cela t'aide à mettre l'histoire au clair, à avoir une bonne vision de l'ensemble. Et puis cela quantifie le boulot à venir, la durée des séquences. Tu précises aussi tes intentions, les enchaînements d'images et la musique que tu aimerais entendre. »

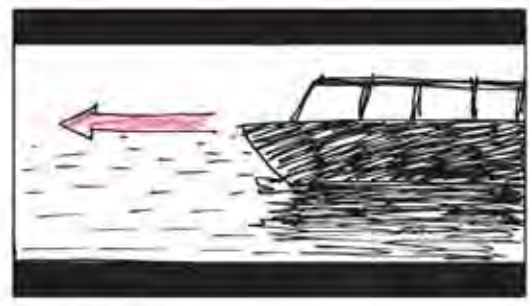
Au printemps 2012, Mauro Carraro envoie son dossier au Festival international du film d'animation d'Annecy, en compétition pour le Carrefour de la création. Son *Aube musicale* remporte le Prix Cube Creative Productions. Un prix qui assure à son auteur et réalisateur un soutien technique pendant un mois dans ce studio de production à Paris et une possible coproduction avec Nadasdy Film à Genève. Reste encore à monter le dossier pour trouver les fonds nécessaires. Et à faire enfin le court-métrage. Il devrait être terminé pour l'hiver 2013. Ce film durera cinq minutes. Le temps d'une chanson. ***FNy***

Plan : 010_00
Durée : 15 sec
Cam : Plan large avec transition horizontale vers Dx.
Son : Ambiance lacustre.

Action : La silhouette d'un homme franchit l'entrée de la jetée.

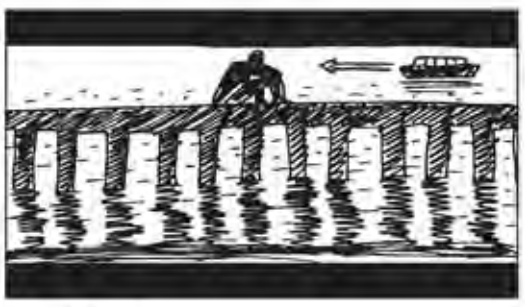
Plan : 010_00
Durée : 15 sec
Cam : Plan large avec transition horizontale vers Dx.
Son : Ambiance lacustre. Bruit moteur bateau lointain.

Action : La silhouette d'un homme monte au sommet du plongeoir.



Plan : 020_00
Durée : 6 sec
Cam : Plan moyen.
Son : Turbine bateau, vagues.

Action : Un bateau traverse le lac.



Plan : 030_00
Durée : 8 sec
Cam : Plan d'ensemble.
Son : Eau calme, impact d'eau sur le béton.

Action : La silhouette d'un homme accroupi sur une passerelle regarde le bateau passer au deuxième plan.

Plan : 040_00
Durée : 3 sec
Cam : Plan large.
Son : Base de violoncelle, petites vagues.

Action : Des bouées flottent sur l'eau.

Plan : 040_00
Durée : 3 sec
Cam : Plan large.
Son : Base de violoncelle, petites vagues.

Action : Des bouées flottent sur l'eau, des échos se propagent.

Plan : 050_00
Durée : 5 sec
Cam : Plan moyen.
Son : Base de violoncelle, eau.

Action : Un couple de nageurs avance en rythme sur la surface de l'eau.

Plan : 060_00
Durée : 5 sec
Cam : Plan moyen.
Son : Base de violoncelle, eau.

Action : Un couple de poules d'eau avance en rythme sur la surface de l'eau.

Plan : 070_00
Durée : 5 sec
Cam : Détail.
Son : Musique, eau.

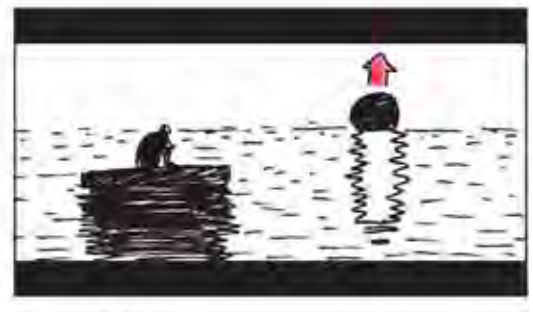
Action : Un violoncelle lentement émerge de l'eau.

Plan : 080_00
Durée : 5sec
Cam : Premier plan.
Son : Musique.

Action : Un homme regarde bucolique l'aube.

Plan : 080_00
Durée : 5 sec
Cam : Premier plan.
Son : Musique.

Action : Un homme regarde bucolique l'aube, la lumière du soleil découvre lentement son visage.



Plan : 090_00
Durée : 5 sec
Cam : Plan d'ensemle.
Son : Musique.

Action : Un homme regarde bucolique l'aube du soleil noir, accroupi sur un radeau.

MAURO CARRARO www.mapo-mapos.com

Lundi 20 août 2012

Lever du soleil aux Pâquis : 6 h 58

HUGUETTE JUNOD

Il fait nuit encore
Au début de cette aubade
De moitié de ciel

Ligne de lumières
Pour accompagner la nuit
Jusqu'à l'aube claire

Une voix s'élève
Livrant cette part de ciel
Qui devient la nôtre

Eclairs verts du phare
Parlant aussi de voyage
A l'entrée du port

Voiliers, paquebots
Les bateaux glissent sur l'eau
Si tranquille ici

Une traînée rose
Annonce les doigts de l'aube
Sur le ciel d'éther

Où est le royaume
De la reine sans visage
Et du roi sans nom ?

Les guitares courent
A la poursuite du rêve
Et de l'éphémère

La montre arrêtée
N'a pas résisté au temps
D'un autre dimanche

Le feu s'est noyé
A la surface de l'eau
Onomatopées

Les branches des arbres
Semblent demander de l'aide
Tendues vers le ciel

Mouvements des cygnes
Nous transmettent l'écriture
Sans les logiciels

Hier aujourd'hui
La parole se transmet
Pour l'éternité

Le public assis
Mais sur le béton des Bains
Des gens vont et viennent

Des oiseaux s'envolent
Loin des femmes possédées
Vers leur liberté

Regarder le lac
S'en abreuver s'en remettre
Etablir des liens

La trace a blanchi
Le lac est devenu rose
Comme l'horizon

Les guitares chantent
Le monde nouveau s'embrase
Sous nos yeux ravis

Ici les oiseaux
Là-bas s'en vont des nuages
Limite des tons

Un pigeon s'avance
Sa démarche saccadée
Sur les glissandos

Infini des sons
Infinité des nuances
Au lever du jour

Paroles s'envolent
Sur les ailes des oiseaux
Traversant le ciel

Poésie sonore
On nous parle de la vie
Il faut disparaître

Le soleil se lève
La vie va continuer
Dans le nouveau jour

Les magistrats parlent des Bains

Réunir couche-tard et lève-tôt

Parvenir à ce petit exploit pour ses « aubes musicales » n'est sans doute pas la seule qualité des Bains des Pâquis, qui savent allier détente et culture(s) tout au long de la journée et même au fil des saisons.

SAMI KANAAN*

*Conseiller administratif de la Ville de Genève, en charge du Département de la culture et du sport.

6h. Drôle d'heure pour aller au spectacle. Lieu insolite qu'une cabine de bain pour récital, une plage pour un monologue ou un plongeoir une pièce dansée. Et pourtant, c'est ainsi – mais y avait-il un autre moyen ? – que les Bains des Pâquis parviennent à réunir couche-tard et lève-tôt. A l'heure où la rosée est encore la règle, on voit donc converger fêtards en quête d'un dernier moment de partage avant de rejoindre les bras de Morphée et publics à la recherche d'une inspiration avant d'entamer la journée. Réunion a priori improbable, pourtant suscitée par le même désir de découverte. L'expérience de vivre le lieu autrement.

C'est pour moi une des forces de ces « aubes musicales » que de parvenir à dépasser les barrières de l'architecture pour proposer des performances artistiques en dehors de leur cadre habituel. Aller à la rencontre du public dans des espaces inédits. Créer la surprise grâce à la contrainte du lieu. Une façon aussi d'ouvrir les Bains des Pâquis à de nouveaux publics. D'intéresser peut-être des groupes qui ne fréquentent pas assidûment les théâtres ou autres galeries.

J'aime cette capacité à renverser les frontières, mélanger les genres pour en tirer le meilleur et se renouveler sans cesse. De même, les Bains savent transgresser la stricte séparation entre ce qui relève du bien-être et là où commence la culture. Ou entre le jeu et la culture. Ou entre le sport et la détente. On peut retrouver ici aussi bien une initiation à l'arc japonais que la possibilité de recevoir un massage réflexologique. Assister à un vernissage que participer à un tournoi de pétanque ou de yass. Déguster une fondue au champagne que tout simplement… se baigner !

Là où certains tentent d'instrumentaliser des virtuels clivages entre prétendus groupes ethniques, socioéconomiques ou géographiques pour essayer d'imposer leurs vues sur Genève, je vois dans les Bains des Pâquis la trajectoire exactement inverse. Un lieu qui rassemble sans chercher à uniformiser. Un lieu où le dialogue passe par la culture, par le sport, par le corps aussi, vecteur important pour nombre d'activités ici. Un lieu d'accueil qui brasse sans distinction hommes et femmes de toutes origines et de tous milieux. Un lieu de créativité, de rencontre, de partage. Les Bains des Pâquis proposent ainsi une vision apaisante de la Genève du XXIe siècle, mosaïque belle mais fragile.

Photographie Philippe Constantin

Zurich, Freibad Allenmoos (1938-1939)

Piscine de Lancy (1967-1968)

Les plus beaux bains de Suisse

La réédition du guide de Patrimoine suisse

C'est un petit livre souple qui se glisse facilement dans un sac, avec le maillot de bain et la serviette de plage, avant de partir en vadrouille. Car ce guide au format de poche présente les 51 lieux de baignade qu'il faut connaître et pratiquer en Suisse. Grâce à lui, on peut joindre l'utile à l'agréable en partant à la découverte du patrimoine construit à Brugg comme à Bellinzone ou à Arbon, tout en piquant une tête dans l'eau.

Forcément, toutes les piscines en plein air ou couvertes d'Helvétie ne figurent pas ici. N'ont été retenus que les lieux de baignade publics d'un prix accessible. Les parcs aquatiques, spas et autres bains thermaux ont ainsi été écartés de la sélection opérée par Patrimoine suisse, pour cette version entièrement remaniée de la première édition *Les plus beaux bains de Suisse*, parue en 2000, et depuis longtemps épuisée.

Son choix porte sur des installations de qualité réalisées au cours de ces 150 dernières années. Le lecteur part des plus grands bains sur pilotis de Schaffhouse pour arriver aux dernières réalisations témoignant du renouveau dans l'univers des bains. Il est ainsi question d'aller faire trempette dans un étang bio à Biberstein, dans le canton d'Argovie, de tester les bains lacustres de Lucerne qui se sont refaits une beauté en 2010, ou de profiter du nouveau complexe du Lido, à Sarnen, qui avait souffert des graves inondations de 2005.

Chaque site retenu est illustré et accompagné d'un texte qui présente l'originalité et l'intérêt du bain. Le tout est réparti par ordre chronologique, et non pas géographique. Un chapitre à part étant réservé aux piscines couvertes.

Pour celles et ceux qui hésiteraient à sortir du canton, sachez que trois bains du crû ont été retenus. Les Bains des Pâquis, que l'on ne présente plus, ainsi que deux piscines, celles des Vernets et de Lancy, dont la sculpturale tour-plongeoir figure d'ailleurs au verso de la page de couverture.

Les plus beaux bains de Suisse
2e édition entièrement remaniée, 104 pages, bilingue, au prix de 16 francs
à commander à Patrimoine Suisse
tél. 044 254 57 00
www.patrimoinesuisse.ch

Joutes pâquisardes

Les 1er et 2 septembre derniers, les joutes languedociennes jubilaient aux Bains des Pâquis.

FRANÇOISE OTHENIN-GIRARD
PHOTOGRAPHIES MARIUS DURAND

A l'aube, les grandes broches sont arrivées par bateau avec le cuisinier et les «ouvriers» des Bains. Un peu gris un peu froid, rouge et bleu sur fond d'averses, elles sont arrivées elles aussi : deux grandes barques festives accrochées près de nos platanes étonnés. Un peu plus tard, le Léman leur a fait un accueil bourré de vagues et de bise noire. L'équipage est vêtu de blanc et joyeux, accompagné d'une musique cuivrée et orange.

Michel le Téméraire et Vidonne le Vaillant ont aussitôt embroché les deux porcs forestiers. Le charbon s'est mis à charbonner, les bêtes à tourner, la sauce mielleuse à dégouliner dans une longue ritournelle, sans relâche et sans lassitude, malgré les assauts de la bise qui se faufilait entre tous les passages des Bains, finissant par geler leurs mains noircies.

Il en a fallu du courage et de la bonne humeur pour faire surgir la magie des Bains, eux si vieux et l'AUBP si jeune, 25 ans vous pensez ! Ceux qui ont entouré et permis sa naissance, les anciens et la sage-femme étaient là, une huître dans une main, un verre de picpoul dans l'autre.

Le cortège de musiciens et de jeunes lances s'est embarqué, les rames ont dessiné les mouvements de la vie et les barques se sont affrontées, cou en avant avec des allures de gallinacés. Les hommes, perchés tout au bout, comme des extensions ou des saillies, à grands coups de lance, ont vacillé et se sont projetés pour s'offrir au lac avec de grandes gerbes d'eau. A ce moment, ce ballet musical incessant et coloré se détachait sur une rade de nuages noirs et de dentelles de cathédrale.

La soirée a été accueillie par un petit bal perdu au milieu d'un brasero rock'n roll, entouré de fondues, de sangliers arrosés de rhum, d'une mariée gardienne du bonheur et de la convivialité ambiante. Le Rhône jubilait sous leurs pieds, enfin reconnu à la fois montagnard et méditerranéen.

Le dimanche fut une tout autre fête, le soleil et la chaleur se sont joints au cortège, les petits, les grands, les vieux, tous étaient là. Le spectacle était grandiose. A elles deux, les barques ont mimé les joutes vénitiennes. Les cris et les encouragements parlaient la langue du sud, celle de la féria et de la corrida, le Rhône offrait enfin le voyage aller et retour…

Les chevaliers des Bains étaient fiers sur leur monture de bois, Hamid le Conquérant, Sébastien le Valeureux et Eric le Téméraire, ils nous ont tous offert un spectacle jubilonique ! On n'oubliera pas Armand le Sage qui a su garder la mémoire et redonner à chacun la tranche de Bains des Pâquis qui lui revient.

Bains des Pâquis, samedi 20 octobre

Il fait beau et chaud. Des clients se dorent les fesses au soleil. D'autres s'activent à la buvette, au sauna, à la rotonde, dans les cabines de massage ou à la scie sauteuse. Portraits sur le vif de neuf travailleurs des Bains.

Gian, 58 ans

Rien ne lui résiste ! Avec lui, les serrures, les claies ou les portes n'ont qu'à filer droit : on dit qu'il a les doigts en or. C'est l'as du bricolage, le réparateur qui aime trouver comment diable il pourra remettre en état de marche un truc qui foire. Gian a entamé sa carrière d'homme à tout faire sur les Bains (sauf la lessive) il y a 14 ans en assurant le nettoyage et l'entretien des installations extérieures. Car c'est le plein air qui le botte. Quitte à nettoyer le sauna et le hammam pour se réchauffer la moindre quant il se gèle à briquer la jetée.

Viva, 24 ans

Elle est dans le bain depuis sa naissance : elle a vu le jour pendant que ses parents créaient l'association qui gère aujourd'hui les lieux. Viva n'a pas renié ses origines. De nombreux clients l'ont vue grandir à la buvette, lorsque l'adolescente était parfois au service. En 2007, la jeune adulte y travaille en fixe. La Pâquisarde aime spécialement faire l'ouverture : 5 h 30 en été, 7 h en hiver ! A cette saison, c'est rude, physiquement. Elle enfile donc bottes, polaire et doudoune pour tenir le coup et apporter un peu de bonheur aux gens en distribuant des tartines.

Julien, 42 ans

Discret et efficace, Julien s'active à la buvette depuis 1990. Il y a fait ses classes en tant que serveur alors qu'il était encore collégien. Puis il est devenu l'un des trois gérants lors de l'ouverture de la buvette à l'année, en 2001. Depuis, il a appris à composer avec la météo (qu'il surveille comme le lait sur le feu), à prévoir au plus juste les quantités de nourriture à acheter, à jongler avec les horaires à temps partiel des employés. Et avec le sien. Car Julien s'occupe, en plus, des animations culturelles. Et ce n'est pas ce qui manque, sur les Bains !

Pauline, 55 ans

Elle est l'une des seize Mains des Bains. Mais Pauline en possède fort heureusement deux pour masser les amateurs de bien être. Voici dix ans déjà que la Vaudoise fait les déplacements pour venir exercer son art dans les deux cabines prévues à cet effet. Un cadre de travail exceptionnel. Elle aime l'endroit, les gens, le plat du jour. Les bruits aussi. Car ici ça caquète, ça rigole, ça clapote. A côté des cinq jours par mois réservés aux usagers des Bains, elle s'occupe de son école de massage, « Corps en vie », qu'elle a créée à Bex en 2008.

Eustache, 53 ans

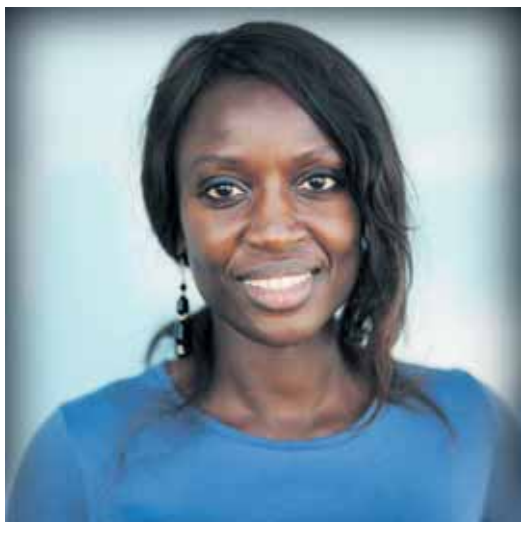
De tous les employés, il est le seul à nager toute l'année, même lorsqu'il gèle à pierre fendre. Eustache est pourtant né en Martinique ! Grâce à la baignade en eau froide, il supporte beaucoup mieux l'hiver : plus de refroidissements, plus de rhume. C'est pourquoi on le voit passer les installations au jet en chantant à tue-tête, lorsqu'il n'y a pas encore foule. Il a commencé à bosser ici en donnant un coup de main pour décharger les stères de bois destiné au chauffage du local à fondues. C'était il y a dix ans. Depuis, les Bains ne peuvent plus s'en passer.

Rand

C'est la plus polyglotte de toute la buvette, la plus rigolote aussi. Elle travaille au service depuis quatre ans et taille volontiers des bavettes aux clients dans les six langues qu'elle pratique couramment. Les langues, on l'aura compris, c'est son dada. Une septième est en route : le grec moderne. Rand danse également le flamenco. C'est un luxe, dit-elle, de pouvoir choisir son emploi du temps, ce qui lui permet de satisfaire tous ses intérêts. Elle apprécie l'ambiance décontractée et internationale de son job, le meilleur qu'elle ait jamais eu.

Charly, 43 ans

Il est ici comme à la maison. Charly a pris ses marques sur les Bains il y a plus de 17 ans et sa présence tranquille rassure les usagers à toute saison. L'hiver venu, il range sa tenue de gardien et enfile une petite laine. Il faut bien cela pour faire visiter les sauna, bain turc et hammam aux nouveaux clients qui débarquent tous les jours. Ou pour aller régulièrement arroser les pierres chaudes du sauna et veiller à ce que tout se passe au mieux. Il arrive aussi qu'on le croise, les bras chargés de linge. Il assure la lessive. Comme à la maison.



Sanou, 35 ans

Elle est tout sourire et grâce derrière le comptoir de la buvette, les jours où les clients ont la chance de l'apercevoir. Il n'est pas rare que la jeune femme travaille à l'abri des regards pour dresser le plat du jour ou confectionner des salades grecques. En cette belle journée d'octobre, Sanou coupait des tomates en plein air, ce qui n'a pas échappé à l'œil du photographe. Curieuse, débrouille, elle trouve sa place au service et apprécie de pouvoir œuvrer à l'accueil à la clientèle. Serait-ce pour cela qu'elle suit des cours de théâtre et de chant ?

Marc-Etienne, 47 ans

Il masse et il joue. De la basse et de la contrebasse pour faire de la musique. De ses mains pour prodiguer du bien. Il a rejoint les Mains des Bains le jour de ses 40 ans pour pratiquer le massage sportif. Mais il préfère, et de loin, les techniques plus relaxantes ou les drainages lymphatiques qu'il fait aussi dans son cabinet lausannois. Cinq jours par mois, le Vaudois vient sur l'île pâquisarde. Un microcosme qu'il adore, surtout quand le brouillard l'empêche de voir la rade, que le vent fouette les cabines et qu'il n'y a personne alentour, sauf les canards.

TEXTE FRANÇOISE NYDEGGER
PHOTOGRAPHIES LAURENT GUIRAUD

« Allez allez, approchez messieurs dames ! Approchez plus près, approchez tout près. On a un faible pour les faibles. Laissez-vous aller à vos vilains défauts, soyez curieux, soyez voyeurs ! Venez voir du fascinant… venez voir du vivant ! » Le **Gramoulinophone** vous réservera de belle émotions sur la jetée des Pâquis du 19 au 27 décembre. Entrée libre – sur réservation uniquement.

Les films de l'Avent

Neuf jours de cinéma aux Bains

Durant la période du 19 au 27 décembre 2012, le groupe animation a décidé de projeter une série de neuf films ayant tous une thématique commune – excepté un seul –, celle du *jeu*. Ce thème est directement en rapport avec celui du Calendrier des Bains, intitulé «*Jeux t'aime*». Nous avons choisi le dernier film, *Cannibale Holocauste*, pour le projeter lors de la dernière journée avant la fin du monde… soit le 21 décembre d'après les Mayas. Cette année, nous avons décidé de sortir du cadre strict du seul couloir pour offrir davantage aux usagers. Nous installerons des yourtes sur la jetée dont l'une sera transformée en salle obscure. Nous désirions également montrer des films relativement peu connus du grand public.

19 décembre
17 h : *Le Limier*, 1972, de Joseph Mankiewicz
21 h : *The Game*, 1997, de David Fincher

20 décembre
17 h : *Drowning by Numbers*, 1988, de Peter Greenaway
21 h : *13 Tzameti*, 2005, de Gela Babluani

21 décembre
17 h : *Stalker*, 1979, de Andreï Tarkovski
21 h : *Cannibal Holocaust*, 1981, de Ruggero Deodato

22 décembre
17 h : *13 Tzameti*, 2005, de Gela Babluani
21 h : *Le Limier*, 1972, de Joseph Mankievicz

23 décembre
17 h : *Indie Game*, 2011, de Lisanne Pajot
21 h : *Battle Royale*, 2000, de Kinji Fukasaku

24 décembre
17 h : *The Game*, 1997, de David Fincher

25 décembre
17 h : *Les Idiots*, 1988, de Lars von Trier
21 h : *Drowning by Numbers*, 1988, de Peter Greenaway

26 décembre
17 h : *Le Limier*, 1972, de Joseph Mankiewicz
21 h : *Les Idiots*, 1988, de Lars von Trier

27 décembre
17 h : *Battle Royale*, 2000, de Kinji Fukasaku
21 h : *Stalker*, 1979, de Andreï Tarkovski

Entrée libre

La ville mystérieuse

THIERRY OTT

Lorsque vous aurez découvert les villes et les villages suisses qui se dissimulent dans cette grille en forme de carte géographique – localités dont la liste vous est donnée ci-contre dans l'ordre alphabétique –, il vous restera 14 lettres avec lesquelles vous pourrez former le nom d'une autre ville suisse. La lecture des noms, dans la grille, peut se faire horizontalement, verticalement ou diagonalement, à l'endroit ou à l'envers. Attention ! Chaque lettre n'est utilisée qu'une fois.

```
                  L S L
              U D E O D Y X
          S N T A O R T N A O S E
      U L   A I O E N P E T E C H O Z S V
        E G O K N E P I I D Z E L L N W U
      R A V I E D L Z G I K A P P E L A I B
    I R A R R G E E N E R U E R I A Z R Z L
  A N B E O A S M A R O B E R M U M P F E Z
  Y E O U C M C D I E H N E Z A B A A S A R U A     S
  X Y O H N H N G F A U T I G N Y U N T H A L T V E X A
I G N A E W A I E O D S W I L Y S O L E B R O T I O B X
U U A M M A U N E T R Y C E F R F L C O R T E G L I A N R
B A T B M N O R G D S C A H N E A E P D Z E I N N E H X   O
B S Y E D T S S A E R L R E P Z M Y R N N Z   N A Z A
  A     N R Y R R E A V I U T   N A E R U       N
Y G     S U E I W D Z O D N     A T Z A G
        R U R Y A N S R O       P O N S
          U T T L A N M           U H
            S Z D K I             B U
                                  B
```

Agarn
Aïre
Astano
Autigny
Baugy
Bavois
Bazenheid
Buix
Bünzen
Bussy
Chamby
Corteglia
Doppleschwand
Dozwil
Emmen
Forclaz
Gy
Henniez
Hub
Ins
Iragna
Kandersteg
Kappel
Lottigna
Lü
Magdenau
Mézières
Montmelon
Nax
Naz
Niederwald
Novazzano
Obermumpf
Oey
Orbe
Pany
Péry
Prato
Rasa
Reiden
Reuti
Riaz
Rovray
Rue
Sarn
Sax
Scheid
Sfazù
Sur
Sutz
Tenero
Thal
Törbel
Trey
Trun
Uerikon
Ursy
Vex
Wil
Zell
Zug

Solution en page 31

Antigel aux Bains

Du 28 janvier au 10 février 2013, les Bains seront le restaurant-bar officiel du festival Antigel. Des performances vous attendront même dans les saunas et bains turcs !

Aller là où personne ne va jamais. Etendre, toujours plus, l'aire de jeu de la culture. Cette fois encore et pour la troisième année consécutive, le festival Antigel part à la conquête de Genève et de ses régions, en s'implantant sur pas moins de 21 communes, de Satigny à Genthod, de Vandœuvres à Perly-Certoux, pour deux semaines de musique, de danse, de projets artistiques insolites. Il s'agit d'abord de rencontres et de découvertes : rencontres entre les genres, rencontres entre le public et des lieux originaux, découverte d'un territoire genevois culturellement méconnu.

A Antigel, il y a eu de tout : du curling en musique, de la danse à l'hôpital, un tram fantôme, des safaris-bus ; des têtes d'affiche (Peter Doherty, The Forsythe Company, Patti Smith ou la Cie Marie Chouinard) et des artistes émergents ; des lieux inédits, le Palais des Nations, l'usine des Cheneviers, les bains de Cressy, la piscine d'Onex, le centre sportif de la Queue d'Arve. La volonté de proposer un programme transdisciplinaire, osé mais accessible, convivial et chaleureux.

Pour son édition 2013, Antigel promet une affiche intense et audacieuse : ses trois têtes pensantes, Eric Linder, Claude Ratzé et Thuy-San Dinh ont concocté un programme unique en son genre, mêlant culture, mobilité, sport et développement durable, dans un cadre souvent surprenant, et toujours splendide.

Programme disponible dès la rentrée de janvier sur www.antigel.ch

Ecrivez-nous !

Journal des Bains
Quai du Mont-Blanc 30
1201 Genève
journal-des-bains@aubp.ch

Nucléaire offshore : un nouveau défi technologique qui stimule l'imagination. Top Méga Fun !

PLONK & REPLONK

BAINS D'HIVER
DU 15 SEPTEMBRE 2012 AU 28 AVRIL 2013

SAU[illegible]IN TURC, HAMMAM

Les Bains des Pâquis mettent à disposition
– 2 saunas mixtes
– 1 bain turc mixte
– 1 hammam mixte
– 1 hammam réservé aux femmes
Ouvert du lundi au samedi de 9h à 21h30, dimanche de 8h à 21h30
Mardi : journée réservée exclusivement aux femmes. Mixte tous les autres jours.

Tarif d'entrée:
20 francs (sauna, hammam et bain turc)
Abonnement 11 entrées: 150 francs
Deux grandes serviettes obligatoires (location possible à 5 francs pièce)
tél. 022 732 29 74

LA B[illegible]E DES BAINS

Dès 7h du matin, on vous propose un petit-déjeuner complet. Dès midi, un excellent plat du jour. Chaque soir, dès 18h, la désormais célèbre fondue au crémant, véritable spécialité du lieu. Tout ceci dans l'ambiance chaleureuse d'une cabane chauffée au feu de bois ou, par temps ensoleillé, sur la terrasse.

Horaires: de 7h à 23h (jusqu'à fin mars)
Réservation recommandée pour la fondue: tél. 022 738 16 16

MAS[illegible]

Des masseurs et masseuses professionnelles vous proposent différents types de massages, de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie, drainages lymphatiques ou encore shiatsu.

Tarif: séance de 50 minutes à 65 francs
Horaire: de 10h à 20h tous les jours, du 1er janvier au 31 décembre.
Réservation sur place ou par téléphone au 022 731 41 34 le matin de 9h à 13h

DU 1[illegible]5 DÉCEMBRE 2012

CALENDRIER DE L'AVENT « JEUX T'AIME »
Si tout va bien, la fin du monde étant prévue pour le 21 décembre… Chaque soir, ouverture d'une porte de cabine. Huîtres et fondue, vin chaud.

DU 1[illegible]7 DÉCEMBRE

SPECTACLE GRAMOULINOPHONE
Tous les jours à 16h et 19h30.
Relâche le 24 décembre.
Gratuit. Sur réservation uniquement.

DU 1[illegible]7 DÉCEMBRE

LES FILMS DE L'AVENT
Projections sous la yourte de films autour du jeu et du lac, tous les jours à 17h et 21h. Gratuit.
Voir programme sur www.bainsdespaquis.ch

VEN[illegible]21 DÉCEMBRE

BAL DE L'APOCALYPSE
et performances autour de la fin du monde, le 21 décembre, dès 20h.
Les désaccordés, swing manouche, et DJ Olga.

TOUS[illegible]SECONDS SAMEDIS DU MOIS

BAL DE 10h À MIDI

DU 2[illegible]VIER AU 10 FÉVRIER 2013

ACCUEIL DU FESTIVAL ANTIGEL
Buvette officielle du festival

SAM[illegible] FÉVRIER

CARNAVAL

DU 2[illegible]24 MARS

SEMAINE CONTRE LE RACISME

JEU[illegible]MARS

INAUGURATION DE L'HABILLAGE DE LA BILLETTERIE
Photographie de Fausto Pluchinotta

AVR[illegible]-JUIN 2013

EXPOSITION : LES 140 ANS DES BAINS
par Armand Brulhart

VENDREDI 19, SAMEDI 20 ET D[illegible]HE 21 AVRIL

FESTIVAL DE POÉSIE

DIM[illegible]28 AVRIL

FÊTE DE FERMETURE DU SAUNA

JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP
Association d'usagers des Bains des Pâquis
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève
tél. 022 732 29 74
www.bains-des-paquis.ch

Rédactrice responsable Françoise Nydegger
journal-des-bains@aubp.ch

Rédaction Armand Brulhart, Philippe Constantin, Serge Arnauld, Fausto Pluchinotta

Conception graphique
Pierre Lipschutz, www.promenade.ch

Ont collaboré à ce numéro
Jean-Luc Babel, Christophe Beusch, Mauro Carraro, Caroline Cuénod, Marius Durand, Jérôme Estèbe, Jean Firmann, Laurent Guiraud, Joëlle Isoz, Huguette Junod, Sami Kanaan, Jehan Khodl, Aloys Lolo, Guy Mérat, Thierry Mertenat, Françoise Othenin-Girard, Thierry Ott, Gérard Pétremand, Plonk & Replonk, Christina Rossi, Bertrand Theubet

Publicité
Helena de Freitas pub@sillage.ch
www.sillage.ch

Impression
CIE Centre d'impression Lausanne SA

Tirage :
5000 exemplaires

Journal imprimé sur du papier certifié FSC®

FSC www.fsc.org MIXTE Papier issu de sources responsables FSC® C008460

© 2012, les auteurs et l'AUBP
ISSN 1664-3003

Prochaine parution : été 2013
Délai rédactionnel : 21 mars 2013

Solution du jeu de la page 30

LA CHAUX-DE-FONDS

JOËLLE ISOZ www.joelleisoz.com